

INSTITUT DES PARCS NATIONAUX
DU CONGO BELGE

INSTITUUT DER NATIONALE PARKEN
VAN BELGISCH CONGO

Exploration du Parc National Albert

A TRAVERS PLAINES ET VOLCANS
AU PARC NATIONAL ALBERT

PAR

† RASMUS HOIER
(Bruxelles)



2^e ÉDITION

BRUXELLES
1955

BRUSSEL
1955

Imprimerie M. HAYEZ, Bruxelles
— 112, rue de Louvain, 112 —
Dom. légal : av. de l'Horizon, 39

A TRAVERS PLAINES ET VOLCANS AU PARC NATIONAL ALBERT

PAR

RASMUS HOIER (Bruxelles)

PRÉFACE

Après avoir rempli pendant plus de seize ans les fonctions de Conservateur du Parc National Albert, j'ai été prié par le Comité de Direction des Parcs Nationaux du Congo Belge de relater les observations et les expériences que j'ai pu faire sur la faune et sur la flore dans un domaine où la nature est désormais inviolée.

Mon propos est de dépeindre, dans cet ouvrage, les animaux sauvages tels que je les ai vus et tels que je les ai compris, tels aussi qu'ils sont devenus dans une Réserve intégrale où, depuis plus de vingt ans, aucun chasseur n'a plus interrompu leur croissance, décimé leur nombre ou troublé leur sécurité.

Je ne cache pas que j'ai essayé de rendre les animaux dits sauvages aussi sympathiques au lecteur qu'ils le sont à moi-même. On est enclin à juger sévèrement les grands fauves en raison des méfaits qu'ils commettent et sans tenir compte des instincts carnivores que la nature a mis en eux et auxquels ils obéissent aveuglément sans avoir à se plier, comme l'homme, à la contrainte d'une loi morale. Nous sommes choqués, révoltés même, de voir qu'un lion ou un léopard tue une antilope, animal gracieux, doux, inoffensif, et, considérant cet acte sur le plan humain, nous prenons le parti de la victime contre l'agresseur.

Mais la nature ne connaît pas le sentiment. D'ailleurs, une entente comme celle qui existait dans l'arche de Noé eut-elle été favorable à la faune ? Sûrement non. Il faut, pour les bêtes comme pour les plantes, une élimination constante des sujets malades, affaiblis, infirmes, dégénérés, faute de quoi l'espèce irait tout droit à son extinction. La nature crée, de façon plus logique et plus harmonieuse que l'homme, ce que nous appelons

l'équilibre. Si une espèce diminue momentanément en nombre, c'est que les conditions au maintien de ce nombre ne sont plus présentes. Ces conditions, nous pouvons parfois les déterminer, mais rarement les faire naître nous-mêmes, car elles sont infiniment complexes et notre intervention s'avère presque toujours inefficace, voire néfaste. Les carnivores sont, dans l'économie animale, des agents de sélection assurant la survivance des plus aptes par la suppression des déchets. Est-ce la proie la plus friande que le lion attaque dans le troupeau ? Non, c'est presque toujours une bête jeune, blessée, physiquement déficiente, inapte à se défendre ou peu perspicace au danger. Sans doute les fauves, s'ils sont affamés — ou provoqués, — égorgent aussi des êtres humains, mais ils sont avant tout un outil au service de la nature qui s'en sert pour assurer une norme, que trop souvent l'homme est seul à détruire.

Le lecteur parcourra avec nous, au cours de ces pages, les belles plaines du lac Édouard, les forêts des volcans et les sites grandioses que forment ceux-ci, notamment ceux qui sont en activité dans les régions subalpines du Kivu. Nous les décrirons sommairement dans la mesure où notre faible plume pourra évoquer les beautés de cette nature prestigieuse.

Cet ouvrage n'a aucune prétention proprement scientifique. C'est simplement un compendium des impressions que j'ai recueillies au long des déplacements nécessités par mes fonctions dans les domaines du Parc Albert, de 1930 à 1946, et des observations que j'avais déjà faites antérieurement au cours de ma carrière dans la Force Publique, entre 1909 et 1929. Les zoologistes pourront, j'ose le croire, y glaner quelques détails relatifs à leur science; mais il s'adresse avant tout à ceux qui s'intéressent aux choses de la nature et aux résultats déjà acquis, dans sa mission de sauvegarde, par la magnifique et féconde Institution qu'est celle de nos Parcs Nationaux. Et si le récit des épisodes vécus qui vont suivre gagne quelques amis à la faune africaine et quelques nouveaux adeptes à notre Institut, il aura atteint le résultat que nous ambitionnons.

CHAPITRE PREMIER.

PLAINES DU LAC ÉDOUARD.

Quand on descend du Nord vers les plaines du lac Édouard, on a, de plusieurs endroits dans l'escarpement de Kabasha, une vue superbe sur la région arrosée par la Rwindi. Au Nord, on distingue le lac Édouard et, par temps très clair, le massif du Ruwenzori; vers l'Est, la chaîne de montagnes qui borde le grand graben africain; et généralement, vers le Sud, les huit grands volcans dont ceux de l'Ouest cachent le lac Kivu.

Au pied de l'escarpement, on rencontre presque toujours les premiers éléphants et bientôt les premiers troupeaux d'antilopes et de buffles. De cet endroit au camp de la Rwindi, il n'y a guère qu'une bonne demi-douzaine de kilomètres, la rivière elle-même étant à peine un kilomètre plus loin.

Si l'on arrive du Sud, on descend dans la plaine sitôt après avoir quitté le poste de Rutshuru, mais il reste encore une vingtaine de kilomètres avant qu'on n'atteigne le Parc National. On longe sur ce parcours, vers la gauche et sans la voir, la rivière Rutshuru, que l'on franchit sur un pont Algrain à la limite même du Parc. La région traversée était autrefois — il y a de cela à peine une trentaine d'années — une plaine giboyeuse couverte d'une petite graminée, mais aujourd'hui le gibier a presque disparu et le terrain lui-même a beaucoup changé d'aspect, envahi qu'il est à peu près partout par une herbe dure et ligneuse, l'*Imperata cylindrica*, impropre à la nourriture des bêtes de la brousse. A l'occasion, on peut cependant rencontrer dans ces parages l'éléphant, le buffle et le waterbuck et, le soir, il n'est pas rare d'apercevoir en cours de route un hippopotame, car la Rutshuru n'est pas loin. La disparition du gibier n'est toutefois pas imputable à la seule végétation, elle est due aussi au chasseur blanc dont la présence éloigne les animaux, notamment le cob, naguère commun dans ces plaines.

La route se rapproche petit à petit de la chaîne du Kasali qui se termine vers le Nord près des Eaux-chaudes. On traverse la Mukondo, la Rumonyo et la Buholokeso, tandis que la Kagera se trouve sur le côté et en contrebas de la route. Les sources des Eaux-chaudes ou « May ya moto » sont proches de la route, et celle-ci passe près de la Rutshuru où l'on peut toujours voir quelques hippopotames, notamment dans la période des basses eaux. Dans les palmiers, *Phoenix reclinata*, qui bordent la rivière, s'ébattent souvent des bandes de singes qui viennent manger les petites dattes. Une visite aux

sources mêmes, en haut de la montagne, ne manque pas d'intérêt, mais la descente dans le bassin n'est pas sans risques : le terrain est glissant, et l'eau presque bouillante peut causer des brûlures sérieuses si l'on vient à y mettre le pied.

Une fois les Eaux-chaudes dépassées, on quitte à la fois la Rutshuru et la chaîne du Kasali et, après avoir franchi les rivières Kanyamafuta et Kanyasembe, on monte dans la grande plaine qui s'étend entre la Rutshuru et la Rwindi où l'on rencontre des troupeaux de buffles, d'antilopes et d'éléphants. Près du village de Katanda, on peut apercevoir des hippopotames le long de la Rutshuru et souvent des buffles ou des éléphants sur la rive droite de la rivière, c'est-à-dire à l'Est.

Au Sud, le terrain se relève vers la chaîne du Kasali; il est assez boisé et il n'est pas rare de voir, de ce côté, de beaux troupeaux de buffles ou d'éléphants, sans compter quelques phacochères ou quelques waterbuck. Au départ du village, qui est habité par des pêcheurs et des travailleurs de la route, on parcourt la vallée de la Rwambembe pendant quelque trois ou quatre kilomètres, puis on monte sur le plateau de Kalinga d'où l'on a une belle vue sur la plaine vers le Nord et le Nord-Est. Au sortir de la vallée de la Rwambembe se trouve l'embranchement de la piste touristique vers Nyamushengero et, sur le plateau, celui qui conduit vers Vitshumbi et de là vers Nyamushengero. Ces deux embranchements ne sont distants l'un de l'autre que d'un bon kilomètre.

Un peu au-delà de l'embranchement vers Vitshumbi, on passe à côté de la plaine d'aviation — un simple terrain de secours — où l'on peut souvent voir quelques troupeaux de topi ou de cob. Cette plaine d'aviation occupe une dépression de terrain d'où l'on monte vers le plateau de Nyamuganda, autrefois très giboyeux. Aujourd'hui encore on rencontre fréquemment dans cette belle plaine des éléphants, des buffles et des antilopes et, notamment avant de descendre vers la Rwindi, quelques waterbuck. Près de la rivière, il y a presque toujours des cynocéphales et, sur les bords mêmes, un certain nombre d'hippopotames. Les éléphants y passent également et, à la sortie au-delà du remblai montant vers le camp de la Rwindi, on a chance de découvrir quelques buffles ou waterbuck près de la route.

On arrive ainsi au camp de la Rwindi, lequel est composé d'un bâtiment provisoire en planches qui fait office de restaurant et d'une douzaine de pavillons couverts de chaume où l'on peut loger les visiteurs. Ceux-ci trouvent donc, pendant leur séjour dans le Parc National, le gîte et le couvert dans les mêmes conditions et aux mêmes prix que dans les hôtels des régions voisines. On a l'occasion également de s'y procurer de l'essence et de l'huile pour continuer le voyage vers le Nord ou vers le Sud. Le restaurant fournit des boissons, des cigarettes, des cartes-vues et des agrandissements de photos du Parc National, ainsi que certaines brochures et publications de l'Institut.

Pour l'excursion dans la plaine, les visiteurs ont à leur disposition un guide qui leur signale le gibier qu'on rencontre et, ce qui est important les mauvais passages sur les pistes et le danger éventuel d'un animal aperçu. De plus, en cas de panne de voiture, il fait venir du secours. Ces guides sont des autochtones : nés dans ces plaines mêmes, ils en connaissent le gibier, ses mœurs tantôt plus familières et tantôt plus farouches. Les quelques accidents survenus dans le Parc National depuis sa création auraient pu être évités si les visiteurs avaient mieux écouté leurs avis et leurs conseils. On ne doit jamais perdre de vue que les animaux qu'on croquera de plus ou moins près sont des bêtes sauvages; ils sont devenus moins ombrageux envers l'homme depuis qu'il les laisse ici vivre en paix, mais une imprudence peut néanmoins réveiller leurs instincts et avoir des suites fâcheuses. Témoin le cas d'une voiture qui, dans un tournant, rencontra une bushbuck; l'antilope fut tuée, mais elle avait d'abord, d'un coup de corne, troué le radiateur et la voiture ne put être réparée que le lendemain. Des accidents plus graves sont toujours possibles avec des animaux puissants comme les éléphants, les hippopotames, les buffles ou les lions.

Les guides ont des instructions bien définies et l'on peut leur faire confiance, mais ce sont des noirs et trop souvent ils cèdent aux désirs exprimés par les visiteurs, tantôt par respect pour le blanc, plus souvent dans l'espoir d'une récompense.

Du camp de la Rwindi, on a une belle échappée sur la plaine vers le Nord et souvent, le soir ou sur la fin de l'après-midi, on peut découvrir au loin les glaciers du Ruwenzori émergeant des nuages qui les cachent pendant le jour. Dans la plaine même, il y a toujours quelque gibier en vue, de petits troupeaux de buffles, de waterbuck, de cob ou de topi, ou encore une famille de phacochères qui viennent se vautrer dans une mare ou chercher leur nourriture dans la brousse. Parfois des éléphants apparaissent près de la rivière ou dans la plaine où ces grands proboscidiens, se détachant au-dessus des herbes courtes, semblent énormes. Si l'on est arrivé au camp tôt dans l'après-midi, on peut prolonger l'excursion jusqu'au lac Édouard, sur la piste de Kamande : le voyage aller et retour comporte 62 km et nécessite environ trois heures. On est à peine engagé dans la piste au bas de l'escarpement qu'on aperçoit des éléphants. Il y en a presque toujours dans la forêt d'acacias de Tshambi, près de la rivière Muwe, et l'on voit fréquemment aussi, dans cette partie, des waterbuck ou des buffles, notamment aux endroits où les herbes sont courtes. Entre Tshambi, la Lula et la baie de Kanyazi, on peut également rencontrer ces pachydermes en nombre et en tous endroits et, près de Kamande, on s'engage dans une belle plaine, vers l'embouchure de la Lula, où il y a presque toujours des éléphants et des buffles vers le soir.

A Kanyazi même (ou Kamande, nom de l'ancien chef), on jouit d'un beau coup d'œil sur le lac Édouard et sur la baie, dont les bords sont hantés par de nombreux troupeaux d'hippopotames et des bandes d'oiseaux aqua-

tiques. L'après-midi, si le soleil brille et qu'il fait calme, on est presque certain de voir des buffles et souvent des éléphants se baigner dans le lac, mais, tandis que les premiers restent dans l'eau tout l'après-midi, les seconds en sortent après avoir bu et fait leurs ablutions au cours desquelles ils s'amuse et batifolent comme des enfants.

Le camp de Kamande ou de Kanyazi s'appelait anciennement « Campi na siku moyo », ce qui veut dire « le camp pour un jour ». Cette appellation provenait de ce qu'autrefois, avant la construction des routes automobiles, les déplacements entre Rutshuru et Beni se faisaient par le lac Édouard. Le voyageur s'embarquait dans une baleinière ou une pirogue à Kabare, à l'Est de l'embouchure de la Rutshuru et, en suivant la rive, allait le premier jour jusqu'à « Campi na siku moyo » ou Kanyazi. Le lendemain, il continuait son voyage vers le Nord en passant par les camps de Lunyasenge, Musenda, Hangi, jusqu'à Vieux-Kasindi, port sur la rive Nord du lac. Kasindi était relié à Beni par une piste indigène, tout comme Kabare l'était à Rutshuru par la piste Kabare-Kalimbo-Ewi-Kwenda-Rutshuru.

Pour retourner au camp de la Rwindi, il faut reprendre le chemin par lequel on est venu, mais, en cours de route, on a souvent l'occasion de rencontrer du gibier autre que celui qu'on avait vu à l'aller, et l'on réussira parfois à voir, à la fin du jour, un léopard ou des lions avant la rentrée au camp. Le lendemain, on se rend dans la grande plaine entre la Rwindi et la Rutshuru. Pour augmenter ses chances d'apercevoir des lions, on partira à l'aube, car ces fauves se retirent d'habitude dans les buissons sitôt que le soleil commence à chauffer la plaine. Selon les indications des gardes, on prend celle des deux pistes où les lions ont été observés en dernier lieu et où il y aura plus de probabilités d'en voir à nouveau. Prenons la route qui va d'abord à Vitshumbi : au début elle traverse une plaine où les topi, autrefois très abondants, se font actuellement plus rares. Par-ci par-là, quelques cob et quelques buffles, surtout vers la gauche dans la dépression où se trouve la plaine d'aviation. Au bout de cinq à six kilomètres, nous arrivons sur une crête parsemée çà et là d'euphorbes et plus riche en gibier. C'est sur cette crête et sur le plateau qui la suit qu'on rencontre souvent des lions. Nous sommes en effet dans leur région préférée, mais c'est néanmoins une question de chance de les apercevoir. S'ils ont tué une antilope sur la fin de la nuit, ils seront encore occupés sur leur victime et il sera aisé de les découvrir; la présence, aux alentours, des vautours et des marabouts nous y aidera. Dans le cas contraire, c'est le hasard ou les bons yeux du guide qui pourront nous servir.

Voilà des vautours qui descendent devant nous près de la piste; ils convergent de tous les coins du ciel et s'abattent directement sur le sol : c'est que les lions sont partis. Les rapaces s'acharnent sur les reliefs d'un topi, tué la nuit par les félins. Ceux-ci se sont retirés dans un fourré proche, mais, gavés de viande, ils n'en sortiront pas et nous continuons notre route.

Nous voici maintenant près du lac : au loin on voit la toiture du gîte de Vitshumbi et à gauche, dans le bas-fond, la baie de Mwiga où se montrent souvent, le matin, quelques hyènes ou quelques hippopotames. Il y a également ici des passages d'éléphants et, dans la journée, des familles de phacochères qui viennent se rouler dans les mares le long du lac. Dans les roseaux de ce bas-fond et le long des rives de la baie, les hyènes se cachent pendant le jour, et la forêt d'euphorbes au Sud-Ouest de la baie de Mwiga a été pendant quelques années le lieu de nidification de nombreux couples de marabouts.

A l'Est du gîte de Vitshumbi se trouve la tombe de BERNARD DE WATTEVILLE, blessé à mort par un lion près de la forêt de Murumbi. Nous continuons notre excursion vers Nyamushengero, nous dépassons le village de pêcheurs indigènes de Vitshumbi, à quelques centaines de mètres du gîte, et bientôt nous descendons dans un nouveau bas-fond qui prolonge la baie de Vitshumbi. Les nombreuses traces et pistes d'hippopotames, ainsi que les ornières creusées par les véhicules après de fortes pluies, rendent la traversée de cet endroit difficile, et il faut souvent changer le tracé de la piste quand un passage devient trop mauvais. Nous gravissons maintenant la crête entre la baie de Vitshumbi et la vallée de la Rutshuru, et le gibier devient de nouveau plus abondant. Sur cette crête ou plateau, il y a presque toujours des lions qui trouvent à se repaître au détriment soit des antilopes, soit des hippopotames qui viennent y brouter la nuit. On y rencontre également, lorsqu'on s'approche de la Rutshuru, des buffles qui sont fort peu farouches. L'aspect de la végétation a changé, la plaine est à présent plus boisée et, par-ci par-là, couverte de forêts d'euphorbes assez denses. Une de ces forêts est longée par la Rutshuru et quelques hippopotames, sortis de l'eau, sont dans le bas-fond. Nous contourrons ce rideau d'arbres et nous arrivons à la Rutshuru même, à Nyamushengero. Spectacle unique ! La rivière est remplie, par centaines, d'hippopotames qui dorment dans l'eau, entassés les uns sur les autres à perte de vue. Sur la rive en face, l'un entre tout doucement dans la rivière, l'autre descend la berge et va le suivre. Nous faisons une petite promenade à pied le long de la rive pour les contempler de près à loisir. Sur un petit banc de sable, au milieu de l'eau, sont au repos une vingtaine de pélicans blanc-rose, et, à côté d'eux, quelques hippopotames dorment tranquillement. Ici, tout près de nous, dans une petite mare à une cinquantaine de mètres de la rive, un vieux mâle nous regarde et, après des hésitations, sort de là pour gagner la rivière. Mais il n'y entre pas, car il sait qu'il serait aussitôt chassé par ses rivaux. Nous l'abandonnons, un peu penaud, pour rejoindre la voiture, et nous continuons notre excursion en reprenant la piste vers Vitshumbi que nous suivons jusqu'à l'embranchement vers Bugugu-Kanwene-Kashwa. Dans la première partie de cette étape, nous risquons de voir, près de la forêt d'euphorbes de Murumbi, des éléphants et aussi des buffles et des lions; j'y ai croisé un matin un très grand hylochère, énorme sanglier que

les Anglais appellent « le Sanglier géant de forêt ». Dans cette région, j'ai vu un jour deux hyènes gueitant deux cob mâles qui se battaient. Peu à peu nous nous approchons de nouveau de la Rutshuru à travers un plateau où la faune est rare, le sol étant couvert d'une graminée ligneuse, du genre *Digitaria*, dédaignée par les bêtes et qui reste courte et touffue. Près de la Rutshuru, le gibier redevient plus nombreux; on voit assez bien de cob et de topi. Nous arrivons ainsi à Bugugu, à un tournant de la Rutshuru où la rive gauche est fort élevée, tandis que l'autre, en face, côtoie un bas-fond dépassant à peine le niveau de la rivière et, partant, souvent inondé. Quand les eaux se retirent, elles laissent derrière elles de nombreuses petites mares où les hippopotames aiment venir se rouler dans la vase. Le sol étant argileux et de teinte bleu-gris à blanche, ces énormes bêtes en sortent barbouillées et toutes maquillées de cette terre. On peut souvent observer dans le même bas-fond, le matin, quelques hyènes cherchant dans les eaux basses des poissons, en l'espèce des silures. Quand le niveau de la Rutshuru est très haut et les pluies abondantes, le bas-fond inondé se remplit de nombreux oiseaux aquatiques parmi lesquels il m'a été donné un jour d'admirer des centaines de flamants blancs et roses, oiseau très rare et qui n'est jamais que de passage dans le Parc National.

Juste en face, dans le tournant de la rivière, s'étend un banc de sable qui est depuis toujours la plage de prédilection où de nombreux hippopotames viennent dormir aux heures chaudes de la journée. Ces animaux ne font plus attention aux visiteurs qui s'arrêtent sur la rive opposée pour les observer et les photographier. Il n'en a pas toujours été ainsi. Il y a à peine une douzaine d'années, ces amphibiens se sauvaient encore dans l'eau dès qu'ils entendaient ou voyaient venir une voiture. Mais une longue paix avec l'homme leur a peu à peu donné conscience de leur sécurité.

Poursuivant notre route, nous arrivons, à un kilomètre à peine de Bugugu, à Kanwene, autre endroit propice pour observer à l'aise les hippopotames. Ici aussi ils sont en nombre considérable, pressés les uns sur les autres, en masses compactes, dans l'eau peu profonde. Ils nous dévisagent sans crainte; de temps à autre l'un d'eux ouvre sa grande gueule dans un large bâillement qui, je l'ai souvent constaté, est fort contagieux pour ses congénères : il se communique de proche en proche et finirait par gagner le spectateur. Deux jeunes se battent en jouant et se poursuivent sous l'eau, provoquant un remous à la surface, puis sortent leur tête un peu plus loin pour recommencer la lutte. Au plaisir de voir ces grandes bêtes placides en pleine liberté et rassurées sur les intentions des visiteurs, il faut ajouter le charme floristique du pays. La Rutshuru est, à cet endroit, bordée de palmiers, *Phoenix reclinata*, c'est-à-dire de faux-dattiers, et l'ensemble des eaux, de la faune et de la végétation forme un paysage ravissant qui semble nous reporter aux premiers âges du monde.

Près de Kanwene, on rencontre souvent le matin une bande de lions qui apprécient surtout la chair des jeunes hippopotames, sans dédaigner pour autant celle de tout autre gibier qui tombe entre leurs griffes.

Quittant la Rutshuru pour rejoindre la grand'route, nous traversons d'abord, pendant quelques kilomètres, un plateau d'où nous continuons à avoir sous nos yeux la vallée baignée par cette rivière. Dans cette vallée se trouve l'ancien village de pêcheurs de Kashwa, un peu en aval de l'embouchure de la rivière Ewi, affluent de droite de la Rutshuru. Du village même il ne reste rien, mais les cultures que les indigènes y avaient faites et qu'ils ont abandonnées après récolte ont attiré les éléphants. Ceux-ci y apparaissent en troupeaux parfois importants qui ravagent les bouquets d'épineux caractérisant la région. Ils ne mangent pas seulement les feuilles, mais aussi l'écorce des arbres, et il n'est pas rare de voir l'un d'eux tenant une branche d'*Acacia* dans sa trompe ou dans sa bouche. Le plateau que nous parcourons maintenant était autrefois très giboyeux; il s'y trouvait beaucoup de lions qui se nourrissaient de topi, de phacochères et, plus tard, de jeunes hippopotames qui venaient y pâturer la nuit. On en voit encore aujourd'hui, mais en nombre moindre et moins fréquemment.

Après avoir traversé ce plateau, appelé plateau de Kigezi, nous descendons dans un bas-fond couvert d'*Imperata cylindrica* et très peu giboyeux, puis nous montons dans la plaine de Nyabugando assez bien peuplée aujourd'hui encore d'animaux de toute sorte. On y rencontre aussi bien l'éléphant que le buffle, et de petites mares y attirent, après de fortes pluies, quelques hippopotames isolés, bien qu'on y soit déjà éloigné de la Rutshuru de plusieurs kilomètres. Il convient de ne pas trop s'approcher de ces bêtes qui, vivant seules, n'ont pas toujours un caractère facile. Le fait même qu'elles se trouvent là loin de la rivière et du gros du troupeau invite à la prudence.

Cob et topi habitent également ce plateau, et l'on y voit généralement aussi quelques phacochères. Vers le Sud, la plaine est fort boisée, couverte d'*Acacia* et l'on y aperçoit ou entend souvent des éléphants, de même que des lions. De plus, dans les épineux, il y a toujours des léopards et des hyènes, mais ils ne se montrent que très rarement.

Nous descendons maintenant dans la vallée de la Rwambembe et, peu après, nous rejoignons la grand'route à une dizaine de kilomètres du camp de la Rwindi, ayant fait le second jour, au cours d'une matinée, un circuit de 70 km environ dans le Parc National, avec de nombreux arrêts pour observer la faune et pour admirer sa variété et son abondance.

CHAPITRE II.

ÉLÉPHANTS.

[*Loxodonta africana* (BLUMENBACH).]

On parle souvent dans les journaux, les revues, les récits de voyage ou de chasse, des risques d'extinction que fait courir à l'éléphant la recherche de son ivoire. Certes, les chiffres des statistiques relatives à l'exportation de l'ivoire africain donnent à réfléchir, mais, en examinant la question de près, on constate qu'une grande partie de celui qui nous vient du Congo, de celui notamment qu'on récoltait au début de l'État Indépendant, provient de défenses conservées pendant de nombreuses années chez les chefs indigènes. Quel est le colonial qui n'a pas entendu parler du « Zeriba », l'enclos du grand « Sultan » du Nord de l'Uele, où la clôture était faite de longues pointes d'ivoire dont l'indigène n'avait aucun usage ? Cette précieuse matière a été amenée petit à petit vers la côte pour être envoyée à Anvers ou vers d'autres ports d'Europe. Des quantités d'ivoire ont été découvertes dans des marais asséchés, d'autres dans la grande forêt équatoriale. De plus, dans les dernières décades du XIX^e siècle et au début du XX^e, les chasseurs étaient plus nombreux qu'aujourd'hui. Il y avait à cette époque beaucoup d'éléphants porteurs de grosses défenses, la réglementation sur la chasse était beaucoup moins rigide et le contrôle de l'exportation beaucoup moins efficace qu'aujourd'hui, où, du reste, un permis de chasse à l'éléphant pour deux spécimens coûte déjà près de 5.000 francs. Les porteurs de grosses pointes étant devenus beaucoup plus rares, ces autorisations se demandent de moins en moins et, ne pouvant obtenir qu'un permis pour deux éléphants supplémentaires, le chasseur professionnel renonce désormais à un plaisir si sévèrement restreint.

Ce qui met davantage l'existence de l'éléphant en danger, ce sont les permis administratifs de chasse destinés à protéger les cultures. L'éléphant cause beaucoup de dégâts dans les champs indigènes, car il ne se borne pas à manger, il piétine, il brise, il détruit. J'ai vu un jour au Parc National Albert, dans le village des cantonniers à Bushendo, entre le pont de la Rutshuru à Mabenga et les Eaux-chaudes, un troupeau de sept éléphants à l'œuvre dans un champ de manioc. Ils arrachaient les plantes pour en manger seulement par-ci par-là quelques feuilles. Les indigènes s'étaient postés sur la route, à une quarantaine de mètres des déprédateurs, essayant de les effrayer par leurs cris, mais ceux-ci ne quittèrent le champ qu'après

l'avoir complètement saccagé. Ce n'est toutefois pas par insouciance vis-à-vis de l'homme que ces animaux restaient sur place : ils savaient par expérience qu'ils ne seraient pas chassés. Par contre, en dehors du Parc, où il n'entend que rarement un coup de fusil, l'éléphant se sauve d'habitude au moindre bruit de l'homme et cela notamment quand il est en troupeau. Pour sauvegarder les cultures indigènes, le Gouvernement autorise l'abatage de ces pachydermes par des chasseurs européens, qui sont alors munis d'un permis administratif, lequel est gratuit et, dans certains territoires, confère à son détenteur le droit de s'approprier une des deux défenses de l'animal abattu. Beaucoup d'éléphants sont tombés sous les balles de ces chasseurs dans les régions voisines du Parc National. Leur nombre n'en a pas moins augmenté considérablement dans le Parc même. Nous estimions en 1931 qu'il y avait environ 800 éléphants entre le lac Kivu et le lac Édouard, leur total actuel ne doit pas être éloigné de 2.500 à 3.000 dans cette même région. Cela ne veut nullement dire que les 800 de 1931 se soient reproduits jusqu'à atteindre, de ce seul fait, le chiffre d'aujourd'hui : ce serait là chose impossible, la portée de l'éléphant étant d'environ 22 mois. Mais beaucoup de ces proboscidiens sont venus de l'extérieur du Parc où ils étaient chassés quand ils ravageaient les cultures indigènes ou européennes. Je connais entre autres le cas d'un gérant de plantation de café installé à proximité des limites du Parc et qui avait tué à lui seul, au cours d'un terme de trois ans, 46 éléphants.

Veut-on quelques exemples des apports venus de l'extérieur en cette matière ? Dans les environs de Rutshuru, le Gouvernement avait mobilisé une section de soldats avec un sous-officier pour refouler les éléphants dans la Réserve nationale. Quelques-uns de ceux-ci furent tués, beaucoup furent blessés, mais la plupart s'enfuirent à l'intérieur des limites du Parc et, y trouvant la sécurité, y restèrent. Dans la région au Sud du Parc qui constitue le bassin de la Rwindi supérieure, endroit où les éléphants étaient nombreux, le chef NDEZE avait à son service, pendant plusieurs années, un chasseur en permanence. Ici également les éléphants se sauvèrent en grande partie vers notre Réserve, et il en fut de même dans presque toutes les régions limitrophes. Évidemment ces animaux sortent aussi du Parc, mais, sitôt qu'ils essuient des coups de fusil, ils y reviennent, comme on peut en juger par le nombre de leurs cadavres trouvés chaque année près des limites et provenant de bêtes blessées en dehors de celles-ci. Un troupeau ne saurait rester à la même place pendant plusieurs heures, sa consommation de végétaux étant trop grande. Adulte, une seule de ces bêtes demande un minimum de 150 kg de nourriture par jour; il ne faut donc pas un grand troupeau pour faire en une heure le vide dans les alentours immédiats et forcer les pachydermes à se remettre continuellement en marche. C'est le cas notamment en plaine de savane, où il y a relativement peu d'arbres. Car l'éléphant se nourrit essentiellement de feuilles, d'écorces et de graminées qu'il trouve à l'état sauvage. Dans les cultures indigènes

au contraire, c'est le bananier qui est sa nourriture préférée mais elle est malheureusement loin d'être la seule, car il est friand aussi de maïs, de sorgho, de manioc, de patates douces et en général de tous les fruits et légumes de culture. Qu'on n'en infère pourtant pas que l'éléphant cherche à priori ces cultures quand il les trouve sur son chemin, mais, une fois qu'il a pris goût à certaines plantes, il y revient. Lorsque les pêcheries indigènes établies sur la rive Ouest du lac Édouard ont été évacuées en 1934, les éléphants ont rasé en quelques jours tout ce qu'il y avait de bananeraies autour des villages abandonnés. Il en fut de même quand nos travailleurs-cantonniers déménagèrent de leur village à la Lula : deux jours après leur départ il ne restait pas un bananier debout.

Mais ces destructions justifient-elles la chasse abusive qu'on fait à l'éléphant en dehors des Parcs Nationaux et des Réserves de chasse ? Y a-t-il vraiment des raisons d'autoriser l'abattage de cet animal pour le ravitaillement en viande des grandes entreprises telles que chemins de fer, mines, etc. ? N'y aurait-il pas plus d'intérêt pour la Colonie à conserver les éléphants pour l'ivoire, car je ne considère pas comme nuisible et ne songe pas à proscrire la chasse aux grosses défenses avec les permis réglementaires, les victimes étant en effet toujours choisies parmi les mâles, lesquels sont en surnombre. Il n'y a aucun danger qu'un chasseur d'ivoire tire jamais sur une femelle et, parmi les mâles, il cherchera toujours celui qui a les plus belles pointes.

L'éléphant vaut qu'on le protège, c'est un animal intéressant, intelligent, et qui n'est pas sans jouer son rôle dans la nature. J'avais un jour, en revenant de Kamande, ramassé sur la piste, pour le jardin de notre Station à Rutshuru, quelques sacs de fumier d'éléphant que j'employai comme « mulching » pendant la saison sèche. Quelque six mois après, je vis pousser, dans cette partie du jardin, une douzaine de palmiers (*Phoenix reclinata*). Les semences provenaient de fruits que ces bêtes avaient mangés. De même le boisement de palmiers (*Borassus*) dans la plaine de la Ruzizi est dû aux éléphants, le seul animal qui puisse consommer les fruits entiers de cet arbre pour en évacuer les graines et les répandre ainsi par dissémination naturelle.

On entend parfois des gens mal informés faire à l'éléphant la réputation d'un animal méchant et vicieux, qui chargerait à la moindre provocation. Cela arrive, en effet, mais cette attaque est exceptionnelle et a toujours une cause. Pendant les seize années que j'ai passées au Parc National Albert, j'ai rencontré et observé des milliers de ces placides pachydermes et je n'ai été chargé que par un seul. Je me rendais à Kamande en camion avec quelques travailleurs. Non loin de la rivière Muwe, près de l'ancien village de Tshambi, nous rencontrons une troupe de femelles avec beaucoup de jeunes. Il y avait des éléphants des deux côtés de la piste, mais celle-ci était libre et nous avons déjà traversé le troupeau quand, brusquement, un vieux mâle armé de longues pointes s'élança dans notre direction. Il

était à une trentaine de mètres en contrebas de la route quand nous l'avons dépassé sur la piste, mais il nous a poursuivis, le long de celle-ci, sur près de 200 m. Il s'est ensuite arrêté, a reniflé pendant quelques instants les traces du camion, puis a rejoint ses congénères. Le lendemain, en revenant de Kamande, nous avons retrouvé le troupeau à peu près au même endroit et, cette fois encore, le mâle a chargé. Il se trouvait alors à une cinquantaine de mètres en contrebas de la piste et, de là, ne voyait pas notre véhicule, mais il s'est précipité dans la direction d'où venait le bruit du moteur, ce qui nous a permis de le dépasser au moment où il n'était plus qu'à une dizaine de mètres de la route. Comme la veille, il nous a poursuivis sur une centaine de mètres. Pourquoi ce vieux mâle nous a-t-il chargés ? Je ne puis trouver d'autre explication à son attaque que la présence de tout petits jeunes dans le troupeau, bien que, en cette occurrence, ce soit ordinairement à une mère qu'on a affaire. Tel fut le cas un jour dans la plaine de lave, à quelque distance de la Mission de Rugari. Des indigènes étaient allés dans la forêt pour y couper du bois. Un violent vent d'orage venait du Sud et agitait bruyamment les feuilles, au point que les noirs n'entendirent pas les éléphants pourtant proches de l'endroit où ils étaient. Tout à coup ils se virent chargés par une femelle qu'accompagnait un tout petit jeune. Les hommes se dispersèrent, mais l'un d'eux ne fut pas assez rapide : la bête le rejoignit, le tua, et, après l'avoir piétiné, l'enterra sous un amas de branchages; geste bizarre, dû sans doute à quelque obscur instinct. En juillet 1936, un touriste imprudent, qui voulait prendre des photos originales d'éléphants, s'était approché d'un vieux mâle solitaire connu de nos gardes et réputé particulièrement vicieux. A l'approche de l'homme, dont le vent avait trahi la présence, l'animal avait déjà annoncé par un barrissement qu'il était de mauvaise humeur, mais, malgré l'insistance du garde qui voulait revenir en arrière, notre touriste continua à avancer et finit par se montrer en pleine vue à une quinzaine de mètres de la bête. Il braquait sur elle son appareil quand, brusquement, elle chargea et le tua d'un formidable coup de trompe. Selon les dires du garde et des deux autres blancs qui l'accompagnaient, l'éléphant s'agenouilla ensuite sur ses pattes de devant et transperça le corps de sa victime d'une de ses défenses. Quand il se fut éloigné, les deux blancs et le garde trouvèrent le cadavre recouvert d'un monceau d'herbes. Ce même éléphant fut tué quelque temps après cet accident. A la tempe gauche, il avait une ancienne blessure, encore suppurante, et provenant d'une balle qui s'était aplatie contre son crâne. C'est probablement cette plaie, toujours vive, qui l'avait rendu « méchant ». Il était bien connu de nos gardes du fait qu'il était toujours isolé et se tenait constamment dans les mêmes parages. La dernière photo prise par le touriste le montre qui s'apprête à charger, la trompe en l'air et les oreilles grandes ouvertes.

Cette étrange manie de l'éléphant d'enterrer sa victime a également été vérifiée, il y a quelques années, dans le territoire de Ruhengeri, près de

la limite du Parc, à Kinigi. Un colon avait blessé un éléphant dans son champ de pyrèthre. Poursuivant l'animal dans le taillis, il fut brusquement chargé. La bête le saisit avec sa trompe, puis le lança au loin dans la brousse. Le malheureux retomba dans un buisson où il resta en syncope. Revenu à lui, il constata que l'animal l'avait couvert de branchages. Notre malchanceux colon, qui avait plusieurs côtes cassées, se promit bien, s'il guérissait, de ne plus jamais chasser. Il est guéri, mais il chasse de nouveau.

En juillet 1939, un groupe d'étudiants de l'Université de Witwatersrand (Afrique du Sud) étaient venus visiter d'abord le Nyamuragira, ensuite les plaines du lac Édouard. Excursionnant sous la direction du Commandant E. HUBERT, qui conduisait lui-même une des trois voitures, ils rencontrent bientôt deux éléphants mâles. Le Commandant, voulant les leur montrer de plus près, quitte la piste avec l'auto de tête. L'un des pachydermes s'en va à l'approche des voitures qui s'arrêtent à une trentaine de mètres du second. Après quelques instants, celui-ci se remet également en marche et le Commandant le suit avec les deux autres voitures. Brusquement la bête se retourne et charge la voiture de tête que le Commandant fait stopper aussitôt. Les deux autres voitures tournent immédiatement vers la gauche et rejoignent la route. Malgré les coups de klaxon et l'accélération du moteur, bruits qui font généralement fuir les éléphants, l'un de ceux-ci fonce de tout son poids et détruit tout le devant de la première auto. Ensuite il se place à côté de la voiture, perce le plafond de ses défenses et commence à basculer le véhicule. A ce moment le Professeur GEVERS, qui se trouvait à côté du Commandant, veut sortir de la voiture, mais la bête renverse celle-ci et le Professeur a les jambes fracturées et les pieds broyés dans la chute. L'éléphant s'en va alors et se met sous un arbre à environ 80 m de l'auto culbutée. Les étudiants reviennent pour aider leur maître, le transportent jusqu'aux deux autres voitures, le déposent dans l'une d'elles et quittent les lieux en y laissant l'auto détruite. Au moment de leur départ, l'éléphant s'effondre, il était mort. Nous n'avons jamais pu établir s'il était malade ou si c'était le choc de la voiture qui l'avait fait succomber.

Un policier noir descendait l'escarpement de Kabasha avec un indigène. Au pied de l'escarpement se trouvait un éléphant, sur le bord de la route, mais caché par des buissons et un arbuste. A peine le policier débouchait-il près du fourré, que la bête le flaire et charge les deux noirs qui se sauvent. Dans sa fuite, le policier perd le petit paquet qu'il portait sur sa tête et qui contenait sa natte et sa couverture. L'éléphant s'arrête, intrigué, devant cet objet insolite, le renifle et le retourne plusieurs fois, puis s'en va. Ce grand animal a bon nez, mais non bonne vue et c'est, en l'occurrence, l'odeur de l'homme qui l'a surpris et l'a fait réagir violemment.

En général l'éléphant, qui est un herbivore, est un animal pacifique qui se sauve dès qu'il subodore ou entend l'homme, pour qui il a une peur

instinctive, comme d'ailleurs la plupart des bêtes sauvages. Quand il devient « méchant », ce n'est généralement pas sans cause, c'est l'homme qui l'a blessé d'un coup de fusil, d'un coup de lance, d'une flèche ou dans un piège. Mais il peut y avoir aussi des causes naturelles qui le font physiquement souffrir et le mettent dans un état d'irritabilité constante. Tel est souvent le cas chez les sujets affligés d'une carie des dents, et le fameux chasseur SUTHERLAND disait juste quand il conseillait à ses confrères de se méfier des éléphants qui n'ont qu'une pointe. Au cours de nos années d'Afrique, nos gardes nous ont rapporté quelques défenses cariées qui se trouvent actuellement à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique à Bruxelles. Je me souviens, notamment, de l'une d'elles trouvée à la rive du lac Édouard, une année où les eaux étaient exceptionnellement basses. La défense devait avoir été cassée dans la prime jeunesse de l'animal, et le morceau resté dans l'alvéole, qui lors de l'accident avait été broyé, était entremêlé avec les os de la mâchoire supérieure, au point qu'il n'y avait pas moyen de distinguer entre os et ivoire.

Une autre fois, les gardes nous ont amené tout un crâne d'éléphant où la défense droite tournait vers l'intérieur. Elle était de dimension et de poids beaucoup moindres que la défense gauche (3,9 kg contre 16 kg). Elle était recourbée et son extrémité était logée dans la cavité buccale, empêchant de ce fait une mastication convenable. Il en était résulté une grande dissymétrie et une usure anormale des dents des deux maxillaires; la rangée gauche du maxillaire inférieur notamment montrait une face interne fortement usée par le frottement de l'extrémité de la pointe — laquelle était biseautée pour la même raison — contre cette partie du maxillaire. Ce crâne se trouve également à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique à Bruxelles.

Nous avons souvent constaté que lorsqu'il y a carie dentaire à l'une des deux défenses, l'autre présente également une anomalie, étant plus ou moins annelée ou, plus rarement, fendue. Et, à propos d'anomalies dentaires, nous avons eu la rare chance de trouver à Kibati, à une vingtaine de kilomètres au Nord de Goma, un crâne d'éléphant porteur de quatre pointes d'environ 2 kg de moyenne. Les deux défenses de chaque côté étaient superposées dans deux alvéoles bien distincts. En 1935, les indigènes du territoire de Lubero avaient aussi apporté au poste un crâne d'éléphant muni également de quatre pointes de poids et de taille considérablement plus grands que ceux du crâne de Kibati. Malheureusement, l'agent du Gouvernement ne trouva pas ce trophée plus intéressant qu'un autre et laissa les indigènes partir avec l'ivoire, tandis que le crâne lui-même était donné à un Commandant italien qui saisit avec empressement l'occasion d'acquérir une pièce de collection, particulièrement rare et intéressante pour un musée.

Les gardes nous rapportent parfois aussi des morceaux de défense provenant le plus souvent de pointes cassées dans des combats entre mâles.

L'éléphant se sert occasionnellement de l'une ou l'autre de ses pointes pour déraciner un arbre. Il l'utilise comme levier et il peut alors arriver qu'elle se casse. Un de nos gardes nous apporta récemment un morceau de défense — la partie se trouvant à l'extérieur de la mâchoire supérieure — qui pesait 45 kg.

Entre eux, les éléphants vivent en bonne intelligence et les mères sont d'excellentes gardiennes pour leurs jeunes. Aussi est-il extrêmement rare que les fauves parviennent à tuer un de ceux-ci, et nous ne connaissons qu'un cas, arrivé près des rives du lac Édouard, où un garde a trouvé un cadavre de jeune éléphant à moitié mangé par une bande de lions. Le fait même qu'une partie du corps avait été dévorée semble indiquer qu'il s'agissait d'un petit abandonné par sa mère pour maladie ou pour toute autre cause. On constate fréquemment, en effet, dans la nature, qu'une bête malade est sacrifiée, rejetée du troupeau, et que toute tentative faite par elle pour rejoindre celui-ci est repoussée, parfois même très durement. Pendant plusieurs jours, le Conducteur des travaux de réfection de la route près du pont de Mabenga a eu l'occasion de voir un éléphant de quelques mois, abandonné près de la Rutshuru, mais lorsqu'il m'a mis au courant du fait, il ne nous a pas été possible de retrouver le jeune animal qui n'a plus été observé par la suite.

En janvier 1946, des visiteurs revenant tard dans l'après-midi de Kamande furent arrêtés par une bande d'éléphants qui barraient la route près de la rivière Muwe, et toutes les tentatives de les faire partir et de dégager le chemin furent vaines. Ce n'est qu'à 11 h du soir qu'ils s'éloignèrent. Une visite sur les lieux, le lendemain matin, nous révéla la cause de leur obstination à rester sur place : il s'agissait d'une naissance survenue dans le troupeau, sur le bord de la route. Toute la harde s'était arrêtée jusqu'au moment où la mise bas était terminée et où le nouveau-né pouvait suivre sa mère. Nous avons souvent eu l'occasion de rencontrer des groupes de quelques mères accompagnées de leurs jeunes, ceux-ci disposés en file indienne dans un ordre toujours le même : la mère guide le troupeau, gardant sous elle ou sur le côté le plus jeune; en tête derrière elle, le jeune de la portée précédente; puis le troisième qui, au moment de la naissance du plus petit, doit avoir dans les cinq à six ans. Les jeunes plus âgés, se libérant de la tutelle maternelle, sont, à ce moment, allés se joindre à d'autres troupes, en tout cas ils ne suivent plus leur mère. Le nouveau-né est à peine plus grand qu'un porc et la mère ne peut presque le voir qu'en terrain totalement dénudé. Dans la plaine de la Semliki, j'ai aperçu un jour un petit troupeau où l'on ne distinguait d'abord, à distance, que quatre éléphants. Arrivés plus près, nous avons constaté que la bande comptait, outre les quatre grands, qui étaient des mères, huit petits, deux derrière chaque mère. Les éléphants venaient à peu près dans notre direction et allaient s'engager dans une partie de la plaine à très courtes herbes. Quand nous les avons vus dans cette partie découverte, nous avons compté

deux nouveaux petits dissimulés jusque-là par la hauteur des herbes. Ils se tenaient sous leurs mères, légèrement sur le côté. Lorsqu'elle fut à une cinquantaine de mètres de nous, la mère-guide s'arrêta, flairant ou entendant quelque chose, probablement mise en garde par le bruit de notre moteur que nous avions laissé en marche. Immédiatement, elle a dressé sa trompe, cherchant dans notre direction, puis tout le troupeau a fait demi-tour et a rebroussé chemin.

Le Commandant HUBERT, Conservateur-adjoint, a pu un jour, à la Rutshuru, observer la façon dont les éléphants-mères aident les jeunes en cas de danger ou au passage d'une rivière. Il m'a rapporté une scène mouvementée et par certains côtés touchante à laquelle il a assisté. Je reproduis ici son récit. Arrivé, m'a-t-il dit, à Nyamushengero vers 9 h 30, je suivais d'une petite hauteur les évolutions d'un troupeau de seize éléphants dont six jeunes de trois à huit ans, deux jeunes mâles de quinze à vingt ans, le reste consistant en femelles adultes. La harde s'approchait lentement de la rivière Rutshuru, large à cet endroit d'une cinquantaine de mètres et bordée d'un mince rideau de hautes herbes, avec l'intention évidente de la traverser. Ils pâturaient tranquillement ces « Elephant grass » avant d'entrer dans l'eau, lorsqu'à 100 m à peine en aval apparut un jeune lion mâle se rendant à la rivière. Sa soif apaisée, le fauve vint rejoindre un autre jeune lion et une lionne qui, à peu de distance, achevaient leur repas fait d'un tout jeune hippopotame, comme j'ai pu le constater plus tard. A ce moment les éléphants, à qui une saute de vent avait probablement décelé la présence de ces redoutables félins, sont pris d'une soudaine panique et s'élancent dans la direction où j'avais aperçu le premier lion près de l'eau. Arrivés là, ils se mettent à pousser des barrissements stridents, à courir dans un sens puis dans l'autre le long de l'eau, à agiter leurs oreilles, à dresser leur trompe en l'air, tâchant de découvrir d'où venait le danger et grattant le sol d'énervement.

Devant cette démonstration, les lions, dont le repas était d'ailleurs terminé, se dirigent rapidement en aval vers la rivière, à un endroit où il semble qu'il n'y ait pas d'hippopotames. En tête les deux jeunes — ils sont de la taille d'une lionne adulte et l'un d'eux possède déjà un début de crinière — se jettent résolument à l'eau et nagent rapidement vers la rive opposée, poursuivis par trois hippopotames qui ne parviennent toutefois pas à les rejoindre avant qu'ils aient accosté l'autre rive. La nage des lions paraissait très aisée et rapide. Pendant ce temps deux autres gros hippopotames menaçants barraient la route à la lionne arrivée un peu en retard sur la rive. Ne pouvant traverser l'eau, celle-ci fait demi-tour, s'écarte lentement de la rivière et cherche des yeux les deux autres félins sur la berge opposée, lançant à leur adresse de petits rugissements d'appel. Les deux jeunes, à la sortie de leur bain, s'ébrouent et vont à 200 m de là sécher leur robe au soleil près d'un petit arbuste. De leur côté, les éléphants, les nerfs un peu calmés, se sont rassemblés près de la rive, les

oreilles s'agitent encore, parfois une trompe se dresse. Tout à coup, trois éléphants, — des connaissances peut-être, — dont un très grand, apparaissent sur la rive opposée de la rivière. Lorsqu'ils atteignent la berge, juste en face de l'endroit où se trouve notre harde, celle-ci entre dans l'eau, les grands qui touchent le fond sont en amont, protégeant les jeunes contre le courant assez violent. La rive opposée, située dans une courbe de la rivière, est assez abrupte, aussi les proboscidiens font-ils de vains efforts pour sortir de l'eau. Les trois éléphants de l'autre rive, qui semblent les attendre, les touchent de la trompe, signe de reconnaissance sans doute et d'encouragement, mais ne les aident pas à gravir la berge. Enfin, après bien des essais, les grandes bêtes arrivent à leur fin et, l'une après l'autre, se hissent sur la terre ferme. Elles se retournent alors et, de leur trompe, saisissent par leur postérieur les petits restés dans l'eau, les attirent vers elles, si bien qu'enfin les six jeunes sont hissés sur la rive.

Sauf avec les fauves, les éléphants entretiennent, comme je l'ai déjà dit, des rapports de bonne entente avec les autres animaux de la plaine. J'ai observé une après-midi, un peu au Sud de Kamande, un gros troupeau de femelles avec quelques tout jeunes rejetons, au total une centaine de têtes, qui passait tranquillement près d'un marais de papyrus. De ce marais sortait une harde d'une cinquantaine de buffles. Quand les éléphants les virent s'approcher, deux d'entre eux, comme postés en arrière-garde, firent volte-face et, poussant de formidables barrissements, les forcèrent à s'éloigner. Mais à peine avaient-ils cessé leur charge que les buffles se remirent à brouter paisiblement jusqu'au moment où les éléphants se retournèrent de nouveau contre eux pour les chasser. Car tout cela se passait sans combat, sans hostilité, avec le seul souci apparent, chez les gros pachydermes, de défendre, contre des concurrents, le terrain sur lequel ils trouvaient leur subsistance.

Une autre après-midi, je me trouvais dans le ravin de la Kifura, laquelle est un affluent de gauche de la rivière Kanyasembe, celle-ci étant elle-même un affluent également de gauche de la Rutshuru, en aval de May-ya-Moto. Cette vallée est assez large, fort boisée sur ses flancs. J'en avais déjà atteint le fond, quand je m'aperçus qu'elle était pleine d'éléphants. Je voulus profiter de l'occasion pour prendre quelques photos. Petit à petit, les pachydermes sortirent du ravin et passèrent tout à leur aise dans la plaine, où ils se mêlèrent à un troupeau de waterbuck et à une famille de phacochères. Aucune de ces bêtes ne montrait le moindre signe d'effarouchement ou de crainte à leur passage. La plaine, avec ses habitants, donnait une image harmonieuse de tranquillité et de paix.

J'ai souvent rencontré éléphants et hippopotames rassemblés et, à plusieurs reprises, j'ai vu un de ces proboscidiens traverser la Rutshuru sans que ce passage dérangerait les hippopotames.

La légende du cimetière des éléphants est en contradiction avec le nombre de ces animaux trouvés morts chaque année dans le Parc National.

Pendant la période de la guerre, nous avons découvert annuellement une moyenne de quinze cadavres de ces animaux. Quelques-uns provenaient probablement de bêtes blessées à l'extérieur du Parc, d'autres de victimes de combats entre mâles, mais le reste, c'est-à-dire approximativement la moitié, d'éléphants morts de mort naturelle. D'où vient alors cette légende ? Qu'on me permette d'en proposer une explication. Dans le Ruanda, entre Shangugu et Kibuye, se trouve un marais que les indigènes appellent « Kamira nzovu », ce qui veut dire « qui engouffre les éléphants ». C'est un marais qui, dans son cours supérieur, cache des fonds mouvants, et il ne m'étonnerait pas qu'il dût son nom au fait qu'un troupeau d'éléphants s'y est enlisé anciennement. De tels marais existent partout en Afrique centrale, et celui du Ruanda n'est pas le seul où l'on ait trouvé des défenses de troupeaux entiers ou même d'éléphants solitaires. Telle est peut-être l'origine de la légende. Dans les « toundras » de Sibérie ou dans les Indes, c'est le plus souvent aussi dans les marais qu'on retrouve des dépouilles d'éléphants.

A l'heure actuelle, les éléphants se sont multipliés dans la plaine du lac Édouard au point qu'il serait difficile d'y faire le moindre parcours sans en rencontrer. En 1931, il était rare qu'on en vit là, et ils se tenaient seulement à quelques endroits bien déterminés comme au pied de l'escarpement sur la route vers Kamande, dans le ravin de la Rwindi, le long des rivières Rutshuru et Ishasha. En 1921, la mission du prince WILHELM DE SUÈDE est restée pendant cinq semaines à chasser, filmer et photographier dans ces plaines du lac Édouard. Or, dans son livre *Amongst Pygmies and Gorilles*, le prince parle des antilopes, des lions, des buffles, des phacochères et des hippopotames, mais pas une seule fois des éléphants. La mission n'en avait pas vu, ces animaux ne descendant pas dans cette plaine dénudée. Aujourd'hui, grâce à la tranquillité dont ils y jouissent, ils sont devenus communs partout dans le Parc. Dès qu'on y entre, on peut en apercevoir. Si l'on vient du Nord, on en trouve presque toujours au pied de l'escarpement; si l'on vient de Rutshuru, on en rencontre le long de la route entre le pont de Mabenga et les Eaux-chaudes. Cette nombreuse présence est la preuve vivante du bienfait du sanctuaire.

CHAPITRE III.

HIPPOPOTAMES.

(*Hippopotamus amphibius* LINNÉ.)

Dans la rivière Rutshuru et le long de la rive Sud du lac Édouard, le Parc National compte une population d'hippopotames de 6.000 à 8.000 têtes, dont la moitié environ dans la rivière même. L'hippopotame n'a pas, comme l'éléphant, augmenté en nombre dans une mesure considérable. Je ne crois pas que leur quantité se soit accrue de 50 % en quinze ans. A quoi attribuer cette lenteur relative ? Tout d'abord, le jeune hippopotame est une proie facile pour le lion, et même pour des ennemis moins redoutables comme l'hyène et le léopard, car la mère-hippopotame n'est pas, comme la mère-éléphant, une bonne gardienne de son jeune. Ce qui freine ensuite leur multiplication, ce sont les combats qu'ils se livrent entre eux. La lutte entre mâles est courante parmi tous les animaux qui vivent en bande, mais, chez les hippopotames, l'issue en est presque toujours fatale à l'un des deux adversaires. J'ai eu un jour, à Kamande, l'occasion d'observer un combat entre deux mâles adultes. Dès avant l'aube, nous entendions les deux rivaux se battre devant notre maison et, durant toute la matinée, ils continuèrent leur duel acharné. Ils se tenaient l'un en face de l'autre, s'épiaient mutuellement, puis, brusquement, ils fonçaient tous les deux et s'entre-heurtaient dans un violent choc de leurs têtes, dent contre dent. A un moment donné, l'un d'eux parvint à saisir l'autre au cou. Pendant un quart d'heure, il sembla le tenir à sa merci, tandis que l'autre, impuissant à lui faire lâcher prise, poussait de petits cris et exhalait des gémissements plaintifs. Mais le premier ayant desserré sa mâchoire pour approfondir sa morsure, l'autre réussit à se dégager et la lutte reprit de plus belle. Les deux bêtes, terriblement excitées, laissaient échapper des déjections dont l'odeur nous venait jusqu'à la rive, située à une soixantaine de mètres. De plus, le mâle du troupeau ne s'attaque pas seulement à un rival adulte, mais souvent même à un tout jeune. Très fréquemment nos gardes nous rapportent que de jeunes mâles ont été tués ainsi. Ce qui étonne plus encore, c'est qu'il arrive également que le mâle tue la femelle qui refuse de lui accorder ses faveurs. Un bon nombre d'individus sont donc éliminés de la sorte, mais ce n'est pas là, comme on pourrait le supposer, le facteur principal qui arrête leur multiplication. Il semble en effet qu'un équilibre soit réalisé depuis bien longtemps pour ces animaux, et quand le rythme de leur accroissement devient trop rapide une maladie survient qui les

décime. Nous reviendrons, dans un chapitre distinct, sur la question de ces épizooties qui, par intervalles, exercent leurs ravages dans les troupeaux.

Lors d'une visite dans le Parc National Albert, on a l'occasion de voir, le long de la rivière Rutshuru ou à Kamande, des quantités d'hippopotames, et il est toujours intéressant d'observer ces grands pachydermes. Généralement on rencontre, au cours de l'excursion, des bêtes isolées à terre, et cela parfois loin des bords de la rivière ou du lac. Ces animaux sont aujourd'hui si habitués à voir des véhicules que ceux-ci ne les dérangent plus et qu'à certains points de la Rutshuru, on trouve souvent réunis, le matin, des troupeaux de 40 à 50 têtes contre la berge, à quelque 6 ou 8 m de distance des visiteurs.

L'hippopotame n'est toutefois pas toujours l'animal inoffensif qu'on dépeint généralement comme tel, notamment quand, surpris à courte distance, il attaque sans raison. Aussi est-il bon d'être sur ses gardes et de se méfier particulièrement des solitaires qui se tiennent éloignés de la rivière, en plein jour.

Aucun autre animal, dans le Parc National Albert, ne nous a causé, autant que lui, de pertes en vies humaines, et cela plus souvent à terre que dans l'eau. Nombreux sont les noirs qui, depuis la remise en activité des pêcheries indigènes en mars-avril 1942, ont été victimes de leur attaque. Un mois à peine après la réouverture de la pêcherie de Vitshumbi, l'un d'entre eux périt en cherchant du bois à brûler dans la plaine non loin du village. Passant près d'un buisson, il réveilla un hippopotame qui y dormait et qui le chargea immédiatement, puis l'abattit d'un seul coup de ses crocs. Quelque temps après, trois hommes, en quête également de bois de chauffage dans la forêt d'euphorbes au fond de la baie de Vitshumbi, tombèrent nez à nez avec un hippopotame. Un des hommes fut tué avant qu'il eût pu songer à s'enfuir.

A Kamande, les pêcheurs indigènes se servent d'une nasse qu'ils plongent dans l'eau devant eux, en avançant sur plusieurs rangs. Ils passent d'ordinaire sans méfiance devant les troupeaux d'hippopotames qui, depuis longtemps, sont habitués à les voir et sont donc, semble-t-il, devenus familiers avec leur présence. Cela n'empêche qu'un jour une de ces bêtes fonça sans provocation sur eux. Quelques-uns se sauvèrent, mais d'autres restèrent sur place, ne croyant pas à une attaque réelle. L'hippopotame saisit l'un d'eux dans sa gueule et le tua instantanément.

Un cas plus flagrant encore, en fait d'attaque stupide et inattendue, s'est produit sur la rive Ouest du lac Édouard, à l'embouchure de la rivière Nduha, où un hippopotame est sorti de l'eau pour charger un indigène qui passait tranquillement le long de la berge. Ici non plus, l'homme ne croyait pas à une attaque à fond, il ne déguerpit pas assez vite et fut broyé par les mâchoires de l'animal. Un de nos gardes, à l'embouchure de la rivière Musenda, fut également tué par un hippopotame qui renversa d'abord la pirogue dans laquelle il se trouvait.

Presque toutes ces attaques ont été faites par des bêtes qui, normalement, sont paisibles, pacifiques même, mais qui sont sujettes à des fantaisies d'humeur que rien ne justifie ou ne fait prévoir. Un cas montrant combien peut être stupide l'agressivité de l'hippopotame s'est passé récemment chez un colon à proximité du poste de Rutshuru et près de la rivière même. Les travailleurs de la plantation se rendaient à l'appel du matin, vers 7 h, quand un hippopotame fit son apparition dans la petite rivière Kamira, affluent de gauche de la Rutshuru et qui est appelée « Kako ». Apercevant les travailleurs, la bête sortit de l'eau et fonça sur eux. Les hommes se dispersèrent, mais l'un d'eux ne fut pas assez prompt et fut renversé par l'animal qui, ensuite, le frappa de son muffle et le transporta une quinzaine de mètres plus loin. Les hurlements des travailleurs firent enfin lâcher prise à la bête qui abandonna sa victime. Celle-ci portait d'horribles blessures : sa poitrine étant enfoncée, déchirée sur une longueur de 20 cm, avec un grand lambeau de chair pendant à la place du sein droit. Transporté chez un médecin, à quelques kilomètres de là, l'homme succomba peu après.

Longue est déjà la liste des accidents dus à l'hippopotame et qui ne sont sans doute pas près de finir. Et cependant, je ne crois pas que l'animal soit de nature réellement méchante. C'est un mauvais réflexe qui le rend subitement agressif, car si, dans une rencontre avec l'homme, il a le temps de se rendre compte de la réalité, il se sauve généralement. Je puis appuyer cette impression sur un fait qui m'est arrivé un jour près de la Rutshuru inférieure. J'étais occupé à tracer une piste entre Nyamushengero et Bugugu, quand je vis un grand hippopotame à terre non loin de nous. Je résolus d'en prendre une photo et, accompagné d'un garde, je m'approchai, le long de la rive. Arrivé à proximité de lui, je me cache dans les palmiers et les buissons, l'appareil prêt à fonctionner. Je vois venir l'animal : quand il est à une douzaine de mètres, je prends un premier cliché, puis un second. L'animal était très mal en point : il avait, à l'épaule gauche, une blessure béante d'où sortait un morceau de côte chaque fois qu'il mettait le pied gauche à terre. Sur l'une de ses cuisses, deux autres blessures. Au déclic de la deuxième photo, il m'entend, m'aperçoit, arrive immédiatement. Jetant mon appareil, je le mets en joue avec ma carabine que le garde me tend. Il s'arrête à deux ou trois mètres, ouvre et referme plusieurs fois sa grande gueule. L'instant est critique, mais, tout à coup, la bête hésite, se retourne et s'en va. Je dévisage alors le garde à côté de moi : il est gris de terreur et me dit qu'il n'y a pas de cartouche dans le fusil. Et c'était vrai ! Heureusement qu'au moment où je visais, j'ignorais — et l'animal tout autant que moi — que mon arme n'était pas chargée.

Voilà donc quelques méfaits assez graves dus à l'hippopotame. Je ne les relate pas pour lui créer une réputation d'animal très dangereux, car cela n'est pas exact. Qu'on songe que c'est, de tous les hôtes du Parc, celui qu'on y rencontre en plus grande quantité et aussi en tout temps, celui qui

se laisse approcher le plus facilement sans qu'il s'occupe de vous. Personnellement, j'ai été plus d'une fois si près de l'un d'eux que je pouvais, si je l'avais voulu, le toucher de la main, et jamais je n'ai été l'objet fût-ce d'un semblant d'attaque. Mais, je le répète, c'est une bête stupide et l'on risque toujours de tomber sur un exemplaire qui réagit dans le mauvais sens. On doit surtout se méfier des individus qu'on rencontre isolés en brousse en plein jour. Le plus souvent ce sont des compagnons indésirables, qui ont été rejetés des troupeaux soit pour maladie, soit en raison de leur mauvais caractère, soit encore pour une question de rivalité sexuelle. Ils ne veulent plus retourner à la rivière, leur milieu préféré pourtant, parce qu'ils y sont mal reçus, et l'on comprend que cette ségrégation influe sur leur humeur et les aigrisse.

Par contre, il n'est pas de spectacle plus agréable et plus bucolique que la vue d'un troupeau d'hippopotames pâture tranquillement dans la plaine, en plein jour, après une bonne pluie. Il faut, pour cela, que l'eau du ciel ait rendu l'herbe tendre et savoureuse, sinon l'animal ne mange ordinairement pas pendant le jour, il sort de l'eau quand la nuit est tombée et y retourne avant l'aube. Une fois rentré dans la rivière, après une nuit de pâture, tout le troupeau s'agglomère, se couche en eau peu profonde, l'un se serrant près de l'autre, digérant et restant en place, au repos, pendant quelques heures. On voit alors fréquemment des cormorans, les petits hérons garde-bœufs, ou même quelques bécassines qui viennent se poser sur les larges dos ou les vastes flancs de ces bêtes complaisantes. Près de la Rutshuru, il y avait ainsi un petit étang où, en plein jour, on pouvait toujours voir un troupeau d'hippopotames couchés, leur corps servait de plate-forme à une bande de hérons-aigrettes (*Bubulcus ibis*) qui, au cours de la matinée, les couvraient comme d'un manteau blanc.

L'hippopotame lui-même, — et ceci est moins poétique mais conforme à notre but de décrire toutes les mœurs de la faune, — l'hippopotame, dis-je, quand il vide ses intestins, le fait d'une façon qui lui est typique. Pendant l'évacuation, il lance des coups de queue rapides et nerveux de droite à gauche et de gauche à droite, ce qui projette et disperse les excréments. De plus, il a la manie de faire cette opération à terre, à un endroit ou à un passage fixe, auquel il se rend jusqu'au moment où le sol y est saturé. Pour procéder de la sorte, il doit donc s'arrêter.

Une autre particularité chez l'hippopotame, c'est de se créer un sentier qui le mène au pâturage. Il a, pour sortir de l'eau, des endroits bien déterminés qu'il suit pendant des années, creusant peu à peu une piste dans le terrain. Ce sentier est même assez large, plus large que celui des éléphants, car les pattes de l'hippopotame sont plus espacées que celles du proboscidién et, pour cette raison, les pieds avant et arrière se meuvent de chaque côté sur deux lignes parallèles, tandis que l'éléphant et presque tous les autres mammifères marchent suivant une ligne plus ou moins axiale. Entre les deux lignes tracées par l'hippopotame se forme alors une petite crête

nettement marquée et, en plaine, souvent couverte de végétation. Ces sentiers se prolongent sur des distances assez longues, allant jusqu'à 4 à 5 km des rives et plus loin encore, notamment pendant la période de sécheresse où l'animal doit faire un long parcours pour trouver sa nourriture. Étant exclusivement herbivore, ne mangeant même que certaines graminées, il consomme, une fois adulte, environ 200 kg d'herbe par jour. Si l'on tient compte du chiffre de 3.000 sujets dans la rivière Rutshuru, entre le pont de Mabenga et l'embouchure, il faudrait un minimum de 500 à 600 tonnes d'herbe par vingt-quatre heures pour les seuls hôtes de cette rivière. Cette énorme quantité, ils la trouvent en partie dans les bas-fonds situés près des rives, où ils maintiennent, en broutant, les herbes courtes, et où l'humidité fait repousser celles-ci rapidement. Ces parties de bas-fonds prennent alors tout à fait l'aspect de pelouses bien tondues. Il est d'ailleurs curieux de constater qu'aucun autre herbivore ne vient paître dans cette sorte de domaine réservé, alors que, dans la grande plaine, les autres ongulés ne semblent pas dédaigner ou éviter les pâturages fréquentés par l'hippopotame.

Près du lac Édouard et de la rivière Rutshuru, on entend souvent le cri des hippopotames, cri qui rappelle à la fois le hennissement du cheval et le grognement du cochon. Mais celui qu'on perçoit normalement n'a rien de commun avec celui que poussent ces animaux quand ils se battent ou avec celui que j'ai surpris parfois la nuit et que les indigènes disent provenir de femelles résistant aux entreprises du mâle, ou, comme d'autres le prétendent, de mères en proie aux douleurs de la mise bas. Quant au cri particulier qu'on entend quand on s'approche d'un groupe plongé dans l'eau, il sert certainement de signal d'alarme, car il est presque toujours répété dans les bandes voisines, après avoir été émis par tous les individus composant le premier troupeau.

La nuit, quand les hippopotames pâturent, il est rare qu'on perçoive leur cri. Si la bande, pour une cause quelconque, est alertée, un grognement bref suffit pour faire fuir tous les individus vers la rive, mais, sitôt rentrés dans l'eau, ils se mettent à brailler sur toute la ligne.

Ainsi qu'il a été dit au début de ce chapitre, les lions prennent, depuis une dizaine d'années, un assez grand nombre de jeunes hippopotames. Vers 1933-1934, les antilopes, notamment les topi, étaient très nombreuses dans la plaine. Il y avait probablement, à cette époque « overstocking », et la suppression des feux de brousse, en réduisant les moyens d'existence pour les antilopes de plaine, diminua proportionnellement leur nombre. Fléchissement continu des naissances, augmentation considérable des carnivores, enfin afflux jusqu'ici inconnu de chiens sauvages, grands destructeurs de gibier, tels sont les facteurs principaux qui ont rendu les antilopes de plaine beaucoup plus rares et plus difficiles à chasser pour le lion, qui a dû chercher d'autres victimes. C'est ainsi qu'il s'est tourné contre les jeunes hippopotames, que la tranquillité créée par nous avait rendus moins craintifs. Ces jeunes bêtes, une fois abandonnées par leur mère, montent à terre

dès qu'elles ont envie de manger, et les lions affamés les attendent, à l'affût dans quelque buisson proche de la rive. Le jeune hippopotame est pour eux une proie facile, ses dents trop petites encore sont impropres à la défense, et sa peau, jusqu'ici trop mince, est aisément traversée par les griffes du félin. Son cou, toujours sans résistance, est promptement tordu par la patte puissante du terrible fauve. Nombreux sont les jeunes hippopotames qui se sont ainsi fait prendre, dans leur première ou seconde année d'existence, par les bandes de lions qu'on voyait de plus en plus fréquemment le long de la Rutshuru et sur les rives du lac Édouard.

D'après les indigènes habitant les régions voisines du Parc, le lion ne s'attaque jamais aux hippopotames qui ont à peu près atteint l'âge de deux ans. Je ne suis pas certain de cela. Nous avons parfois trouvé des cadavres d'hippopotames tués par des lions et qui, à mon avis, devaient avoir plus de deux ans; mais ce qui est vrai, c'est que l'animal vraiment adulte n'est pas exposé aux entreprises des fauves. Les mères surveillent bien les tout petits jusqu'au moment où ils sont sevrés. Ceux-ci se mêlent alors à d'autres jeunes et c'est alors que le danger, pour eux, devient réel.

J'ai eu un jour l'occasion de voir une mère-hippopotame sur un banc de sable dans la Rutshuru. Son jeune pouvait avoir une ou deux semaines au plus. Il y avait à proximité d'autres jeunes plus grands, mais à aucun moment la mère n'a permis à son rejeton d'aller auprès des autres, ni n'a laissé ceux-ci s'approcher de son petit, les repoussant même avec violence à chacune de leurs tentatives. Mais voilà que monte à la rive une autre mère avec un petit également de quelques semaines. Celle-ci se couche à une vingtaine de mètres de la première et, tout de suite, son jeune va faire visite à celui de la voisine. Ce dernier va à sa rencontre sans que sa mère s'y oppose; les deux jeunes s'abordent, se reniflent, puis rejoignent ensemble la mère du premier. Celle-ci les reçoit sans bouger et les deux petits se couchent auprès d'elle, l'un à côté de l'autre. Quelques minutes après, le second retourne chez sa mère accompagné sur un bout de chemin par son camarade. Cette scène idyllique était pleine de charme : comme les enfants d'hommes, les jeunes d'animaux se cherchent et s'attirent, prompts à lier connaissance sous l'œil tutélaire de leur mère.

Que les hippopotames soient devenus plus familiers depuis la création du Parc National, la chose saute aux yeux de celui qui constate l'insouciance manifestée par eux devant les visiteurs. En 1932, lorsque je travaillais à la carte le long de la Rutshuru, il était rare de voir de près ces bêtes dans l'eau ou sur les bancs de sable, et moins fréquent encore de les voir quitter la rivière en plein jour pour pâturer. Au moindre bruit de moteur ou à l'odeur, même faible, de l'homme, ils replongeaient dans l'eau où ils se sentaient en sécurité. Aujourd'hui on rencontre partout, le long de la Rutshuru, des hippopotames à terre, sur les bancs de sable ou près des rives, et qui ne s'inquiètent plus du passant, comme ils l'auraient fait il y a quinze ans à peine. Et même, renversement des rôles, l'hippopotame s'approche parfois et fait un simulacre de charge comme pour intimider le spectateur.

A Kamande, poste qui a servi depuis 1933 comme embarcadère, se trouve depuis cette époque un vieil hippopotame mâle qui a choisi comme refuge, faute de mieux, notre petit bateau à moteur de 10 tonnes, baptisé « Kiboko ». Jugeant sans doute que ses congénères hésiteraient à s'approcher de cette embarcation, notre « Joseph » — c'est le nom que lui avaient donné nos travailleurs — avait trouvé là un abri relativement sûr. Il nous a bien valu quelques ennuis au cours de ses années de présence, comme de casser le tuyau de la pompe à eau, de détruire la charnière inférieure du gouvernail, enfin de fausser l'hélice qui n'est plus exactement dans l'axe de l'arbre de transmission. Mais, à part ces dégâts anodins, il n'a fait de tort à personne. Il admettait parfaitement nos visites sur l'embarcation, s'éloignant discrètement de celle-ci pendant qu'on y travaillait. Jamais il n'a attaqué les hommes venus régulièrement pour nettoyer le pont du bateau, où les oiseaux, qui l'avaient choisi comme gîte nocturne, avaient laissé des traces de leur digestion. Bref, « Joseph » était un sage, plein de confiance en nous et en somme peu encombrant. Quand le bateau partait pour quelques jours en voyage sur le lac, « Joseph » était tout désorienté. En effet, un peu au Sud de l'ancrage, le mâle du troupeau « Sikio moyo » (appelé ainsi parce qu'il avait perdu une oreille) ne l'aimait pas et le chassait chaque fois qu'il l'apercevait à quelque distance de l'embarcation-refuge. Pendant l'absence du bateau, notre hôte disparaissait aussi, gagnant un autre endroit connu de lui où il pouvait attendre en paix notre retour. Mais, sitôt l'embarcation revenue, il s'empressait de la rejoindre. La nuit, il montait brouter l'herbe non loin du gîte. Toujours solitaire, la présence de nos travailleurs près des feux devant leurs huttes ne le gênait pas. Il faut dire que « Joseph » n'était pas très propre, mais, suivant les habitudes de sa race, il avait ses endroits fixes pour déposer ou plutôt disperser ses excréments. Ainsi un volant de gouvernail, qui se trouvait près du gîte, fut pendant tout un temps son dépotoir jusqu'au jour où il l'abandonna, l'ayant totalement couvert, pour porter son choix sur un petit palmier (*Phoenix reclinata*), également près de son gîte. Au début de 1941, le bateau fut tiré à terre pour une réparation du fond qui dura quelques semaines. Un matin, pendant que nous travaillions à l'embarcation à la rive, « Joseph » fut attaqué par « Sikio moyo », son tenace ennemi. Son refuge n'étant plus là, il n'hésita pas à venir se poster près de nous. Il resta là pendant une dizaine de minutes et ne retourna dans l'eau que quand son agresseur eut rejoint son troupeau. Une autre fois, devant nous rendre dans le Nord du lac, nous étions occupés, de grand matin, à transporter, dans une petite baleinière, nos bagages à bord du bateau mouillant à une cinquantaine de mètres de la rive, quand « Joseph » rentra de la brousse, un peu en retard. Nos travailleurs le virent descendre dans le lac, où il fut immédiatement chargé derechef par le mâle du troupeau. Comme il n'avait pas l'esprit combattif, il retourna à terre. Deux autres tentatives de rejoindre son refuge n'obtinrent aucun succès, et « Joseph », bien contre son gré, dut rester à la rive hors de l'eau. Après

un moment d'hésitation, il s'approcha de la petite baleinière et s'y tint à l'abri pendant une vingtaine de minutes jusqu'à notre départ. A notre retour, quelques jours plus tard, nous ne le vîmes plus, mais il reparut la semaine suivante près du gouvernail où il s'installait d'habitude. Lors de l'épizootie qui sévit parmi les hippopotames dans la baie de Kanyazi (Kamande) en juillet-septembre 1944, « Joseph » disparut, cette fois pour du bon, frappé probablement par le fléau. Je l'avais connu pendant près de onze ans, j'avais entretenu avec lui des rapports de bon voisinage et avais fini par le considérer comme un ami; je regrettai sa perte, comme celle d'un être familier.

Les circonstances devaient me réserver encore un autre ami parmi les hippopotames, mais qui tomba également victime d'une épizootie, celle qui exerça ses ravages parmi les mêmes animaux dans la Basse-Rutshuru fin mars et début avril 1946. Mon premier contact avec cet hippopotame date de fin octobre 1945, lors d'une visite à la pêcherie de la Colonie à Vitshumbi. Aux heures de midi, un vieux mâle essayait de monter à la rive à une soixantaine de mètres à l'Est de la maison habitée par le gérant de la pêcherie. Visiblement, cette bête était malade et éprouvait des difficultés à sortir de l'eau. Finalement elle abandonna son projet et fit demi-tour. Nous découvrîmes alors qu'elle avait une terrible blessure à la cuisse gauche et, semblait-il, la patte cassée, ce qui ne l'empêchait pas, une fois dans l'eau, de nager sans difficulté. Je demandai au gérant de la pêcherie de tenir l'animal en observation. Il y avait eu, en effet, récemment, plusieurs accidents provoqués par des hippopotames dans ces mêmes parages et, au début du mois, l'Administrateur de Rutshuru avait assisté à l'attaque de l'un d'eux contre une des baleinières rentrant de la pêche. Les pagayeurs avaient tenu l'agresseur en respect en le frappant avec leurs grandes rames, mais l'attaque était menée avec une telle impétuosité que l'Administrateur craignait pour les hommes une issue fatale. Tout s'était cependant bien passé ce jour-là, mais, peu de temps auparavant, une pirogue de la pêcherie avait été attaquée par un de ces pachydermes et, des deux hommes tombés dans l'eau, l'un avait été tué, l'autre blessé par l'animal furieux. Une blessure rend souvent la bête irritable, car, dans l'eau, les poissons viennent continuellement froisser l'endroit meurtri. Il était donc possible que cet hippopotame était l'auteur des accidents antérieurs et, dans ce cas, il valait mieux l'abattre, mais on hésitait par commisération. A chaque visite à Vitshumbi, je m'informais à son sujet et j'avais parfois l'occasion de le voir moi-même. Sa plaie se fermait peu à peu et la bête avait pris l'habitude de venir brouter près de la maison occupée par le gérant. Celui-ci me certifiait que ce n'était pas elle qui avait causé les accidents susdits, lesquels avaient provoqué la désertion d'un nombre élevé de travailleurs de la pêcherie. Bientôt l'hippopotame blessé prit confiance. Constatant qu'on ne lui voulait aucun mal, il se mit à venir manger là en plein jour. L'herbe y était bonne et l'endroit relativement sûr, car ses congénères ne s'y montraient que rare-

ment et seulement la nuit. Sa blessure semblait guérir complètement et, vers le mois de mars, elle ne révélait plus sa place que par une grande tache blanche. Vers la fin mars, une épizootie de charbon symptomatique éclata parmi les hippopotames dans la Basse-Rutshuru, et nous en fûmes informés par les gardes au début d'avril. Une visite sur les lieux avec le Directeur du Laboratoire vétérinaire de Kisenyi s'imposait. Nous ne trouvâmes plus de bêtes malades dans la Rutshuru, mais, à Vitshumbi, qui n'est pas loin de l'embouchure de la rivière, notre hippopotame blessé était mal en point depuis quelques jours. Nous le voyions, dans le lac, se retourner dans l'eau et venir à la surface avec le ventre et les pattes en l'air. De plus, le gérant de la pêcherie, qui nous avait renseignés sur l'état de la bête, donnait des détails indiquant qu'il s'agissait du charbon. Le Directeur du Laboratoire nous demanda donc de l'abattre pour qu'on pût se livrer, sur sa dépouille, à un examen et même à une étude de la maladie. Entretemps l'hippopotame était monté à la rive et avait commencé à paître l'herbe devant la maison. Il marchait difficilement, mais la confiance qu'il nous montrait en venant manger devant nous tous était si touchante que je plaidai pour sa vie, et seule la déclaration du Directeur du Laboratoire disant que l'animal allait probablement mourir quand même à bref délai eut raison de ma pitié. Je consentis à le sacrifier, mais je dus le mettre en joue à plusieurs reprises avant de me décider à tirer. J'étais à moins de 10 m de lui et j'attendis qu'il baissât la tête. Il m'était impossible de l'abattre pendant qu'il me regardait.

Dans le Parc National Albert, l'hippopotame est, comme nous l'avons dit au début de ce chapitre, un animal très commun, mais partout ailleurs dans la Colonie il a disparu ou tend à disparaître, sauf aux rares endroits dont l'accès est trop difficile. Dans le Parc, il est à l'abri du chasseur et, les conditions restant favorables, il sera pendant longtemps une des principales attractions pour le visiteur.

En dehors des Parcs Nationaux, l'hippopotame va vers l'extermination. C'est une proie facile pour le chasseur, aussi bien pour celui qui le tire au fusil que pour l'indigène qui le prend au piège. Le noir est friand de sa chair et, pour cette raison, il trouvera toujours le moyen de s'en procurer. En Afrique du Sud, l'hippopotame était autrefois très répandu, mais outre la chasse dont il est l'objet, l'assèchement des cours d'eau a beaucoup contribué à sa raréfaction et même à son extinction dans toutes les régions au Sud de la Rhodésie.

Tout récemment, le lac Nakuru dans le Kenya fut presque complètement tari; il contenait de nombreux hippopotames qui ont dû émigrer ailleurs.

CHAPITRE IV.

LIONS.

[*Leo leo massaicus* (NEUMANN).]

De tous les animaux du Parc National Albert, c'est, pour le visiteur, le lion qui suscite le plus d'intérêt. Et il est vrai qu'aucune autre bête n'en impose comme le roi des animaux. Si l'on peut lui reprocher sa férocité, on a par contre admiré de tout temps sa force et sa beauté physiques. L'éléphant, avec sa trompe absurde, et l'hippopotame, avec son mufler épais, n'impressionnent que par leur taille, par leur masse; le lion, lui, nous frappe par tout son être : par ses formes racées, sa tête noble, sa souplesse.

Une excursion dans les plaines du lac Édouard n'est vraiment couronnée de succès que si l'on a pu voir un lion, et mieux encore si l'on a pu en prendre une photographie qu'on gardera comme souvenir et montrera non sans orgueil. Il en est de même, du reste, pour le personnel de l'Institut chargé d'accompagner le visiteur : il sera déçu s'il n'a pas réussi à lui faire voir l'animal le plus prestigieux de son domaine.

Dans les plaines du lac Édouard, où le gibier est toujours abondant, les lions, il y a une dizaine d'années, étaient beaucoup plus nombreux que maintenant. Mais les antilopes qui constituaient leur principale nourriture s'étant raréfiées, les carnivores n'y trouvèrent plus leur compte, et le lion se dirigea vers les rivières où les jeunes hippopotames lui offraient une proie facile, si pas aussi friande. Ceux-ci, s'étant adaptés au danger, sont devenus plus prudents, mais, aujourd'hui encore, un bon nombre d'entre eux tombent, chaque année, sous les griffes du fauve. Nous avons pu craindre qu'avec la diminution des antilopes, quelques lions ou bandes de lions ne devinssent des mangeurs d'hommes. Cela n'a heureusement pas été le cas : aucun méfait, dû à un lion, contre une vie humaine n'a été enregistré chez nous depuis plus de vingt ans.

Il en est autrement dans les montagnes autour des volcans, où le gibier est rare et où le lion par conséquent s'attaque tant à l'homme qu'au bétail. Dans la région de Rwankere, entre Ruhengeri et Kisenyi, une de leurs bandes a fait beaucoup de victimes humaines dans la période allant de 1936 à 1939. Heureusement le Révérend MONNIER, de la Mission adventiste de Rwankere, semble avoir réussi à exterminer cette redoutable engeance, dont il m'a cité, parmi d'autres, quelques méfaits que je relaterai ici.

« Le chef d'une bande fut pris au piège au-dessus de Kuli, en 1931, et s'échappa avec une patte bien abîmée. Toute la famille, alertée par l'accident, s'abstint de revenir, comme elle avait l'habitude de le faire, auprès des restes de la proie délaissés la veille, ce qui rendit sa destruction pour ainsi dire impossible. J'ai suivi plus d'une fois le chef jusqu'à la lisière du Parc, mais, comme il se réfugiait chaque fois au-delà de la piste, je devais retourner sur mes pas sans succès. En février 1933, il était encore, avec le reste de la harde, en train d'exercer ses ravages parmi le bétail. Il fut de nouveau pris à un piège placé sur son passage, mais, n'ayant qu'une blessure très légère au bout des orteils, il se dégagea rapidement. En avril 1936, il se sépara du reste de la bande, vivant seul et se nourrissant de bêtes faibles telles que veaux, chèvres ou moutons. C'est à ce moment là qu'il commença à s'attaquer à l'homme. Voici l'histoire de quelques-unes de ses victimes qui furent l'objet d'appels de la part des indigènes me demandant de leur porter secours et dont je puis donc parler à bon escient. En mai, il tue, dans la forêt de Bigogo, deux femmes indigènes qui étaient venues y chercher du bois. En juin, également à Bigogo, il prend une jeune fille qui dormait dans son lit, à l'intérieur de la hutte, à côté de sa grand-mère. En juillet, il attaque un berger au Jinda (Territoire de Ruhengeri) : l'homme dormait avec deux autres sous un couvert précaire, le lion passe à travers le troupeau de bétail qu'il dédaigne pour saisir de préférence l'indigène. Les deux autres hommes ayant secouru leur compagnon, il lâche sa proie et se contente d'un veau qu'il dévore. Le noir mourait le lendemain. En août, il fait une tournée au Bugoye et au Rugari et revient vers la fin du mois dans le territoire de Ruhengeri. Il prend alors un indigène, père de famille, entre la Mission et Kuli : l'homme était sous un fragile couvert de bergers, dormant à côté d'un autre. Le troupeau se trouvait près de la hutte et trois veaux étaient attachés à celle-ci. Le fauve passe entre les veaux pour courir sus à l'homme qu'il emporte à une vingtaine de mètres. Appelé à la rescousse, je lui arrache sa proie dont il avait déjà mangé toute une jambe (le Révérend MONNIER ne dit pas que c'était la nuit et que, n'étant éclairé que par une faible torche, il ne pouvait atteindre d'une balle le lion sur sa victime). Il retourne alors au Bigogo, faisant de courtes apparitions au Jinda. Vers le 30 septembre, il prend en une semaine, toujours au Bigogo, cinq indigènes dont, en plein jour, une jeune fille occupée à tresser une natte devant sa hutte. On m'a aussi rapporté la mort de deux autres noirs tués par le fauve du côté de Ngarugina, dans le courant de septembre. Depuis la fin de ce mois, je n'ai plus reçu de nouvelles à son sujet : nous ne savons pas où il est et n'avons plus connaissance d'aucun ravage causé par lui. Toutefois, la famille a refait son apparition et a passablement tué de bétail en ces dernières semaines entre la Mission et Ngarugina, dans le territoire de Ruhengeri. A Jaba, elle a égorgé sept vaches en une nuit; deux jours plus tard, deux autres vaches à Kuli; deux nuits après, deux à Muhinga, et j'entends dire qu'elle en a tué neuf il y a une

semaine à Ngarugina. » — « Vous savez, M. le Colonel, m'a écrit le Révérend MONNIER, que j'avais fait une demande pour pouvoir abattre ces lions dans le Parc même, si c'était nécessaire, il y a quelques années. N'ayant pas reçu de réponse, j'ai dû laisser continuer les choses comme par le passé et la situation a empiré au point que bien des vies humaines ont été sacrifiées. Je renouvelle ma demande, et cela dans l'unique but de secourir les populations indigènes. »

Tels sont les renseignements donnés par le Révérend MONNIER. J'ai pu, à l'époque, y ajouter ce qui suit.

Vers le 10-12 octobre, un lion mangeur d'hommes fit son apparition dans la région de Bugoye où il tua en plein jour un « mutwa » (pygmée) et un « mututsi ». Le 13 octobre, ce lion passa à Kibumba où il égorga une génisse à 2 heures de l'après-midi, près de l'emplacement de l'ancien gîte de l'État, sur la piste Kisenyi-Kibumba-Rugari. Deux jours après, il était dans la région de Kikomero, à environ 1 km à l'Est de l'embranchement de la piste vers Nyamuragira, sur la route Goma-Rutshuru, où il attaqua pendant la nuit une vache et un « mututsi » qui voulait le chasser de sa proie. L'indigène ne fut pas tué sur le coup, il fut transporté à la Mission où il mourut deux ou trois jours plus tard. Les Révérends Pères firent placer sur les traces du fauve des morceaux de viande empoisonnée et, le 17 au matin, les indigènes le trouvèrent mort dans la brousse. Il semble que ce soit bien le même que l'animal signalé par le Révérend MONNIER, car il était estropié d'une patte, privé de quatre dents et atteint d'une blessure de lance au flanc. Quant à la famille dont il faisait partie, elle continue son œuvre destructrice sur le bétail au Sud du volcan Muhavura. Fin décembre, cette bande est venue dans la région de Djomba, au Nord de la chaîne des volcans, où elle a tué en une nuit cinq vaches et quinze autres la semaine suivante, dans un autre « kraal ».

Il serait trop long de continuer à raconter l'histoire de ces lions qui, de plus en plus, se révélèrent mangeurs d'hommes. Je citerai seulement quelques-uns de leurs méfaits encore que j'ai notés avant leur extermination. Vers la mi-mars 1938, cette bande — ils étaient sept — avait, en une seule nuit, tué à Ngarugina, à la limite du Parc National, une femme, ses deux enfants et deux vaches; deux nuits après, deux hommes, et le lendemain, à Kinigi, quatre vaches. A cette époque, les indigènes, terrorisés, abandonnèrent cette région dangereuse pour s'installer près du poste de Ruhengeri, où la population était plus dense. Une nuit, un lion parvint à percer une hutte dans laquelle se trouvaient une femme et ses deux enfants. Il tua d'abord la mère et l'emporta au dehors, où l'attendaient ses complices. Il revint ensuite à l'intérieur pour y prendre le plus jeune enfant. Il rentra une troisième fois pour saisir le dernier, mais celui-ci, entretemps, s'était caché au-dessus du lit, dans le bois à brûler, se cramponnant au faite du pieu central qui soutenait le toit. Chose curieuse, le lion, ne trouvant pas l'enfant, emporta une malle vide à sa place. La panique affola la population,

au point que les gens délaissaient leurs huttes pour se grouper ensemble dans de grandes cases plus solides. En quelques jours, huit personnes avaient été dévorées : deux femmes et deux enfants à Ngarugina, deux hommes à Gasiga et une femme et un enfant à Kuli. La même harde ayant tué du bétail à Kanyenzi, le Révérend MONNIER se rendit sur les lieux où il prépara 8 appâts, contenant chacun 10 cgr de strychnine, qu'il plaça à différents endroits le long de la piste suivie par les fauves. Le lendemain, on lui apprit que deux lions étaient morts et qu'ils avaient été mangés par les autres. Telles sont en effet les mœurs familiales de ces bandes. Le Révérend MONNIER, venu sur place, constata qu'effectivement un lion mâle adulte et un jeune avaient été dévorés par leurs congénères qui n'avaient laissé, des deux bêtes, que les crânes, des lambeaux de chair et les os. Il se mit ensuite à la recherche des autres lions qui se trouvaient à proximité du village dans la forêt, mais ils se sauvaient chaque fois à son approche. Il prépara alors d'autres appâts contenant 15 cgr de strychnine et faits avec les restes des lions dont nous venons de parler, et plaça en même temps un piège bien dissimulé près de ce qui restait de leurs carcasses. Pendant la nuit, on vint l'appeler et il se porta immédiatement sur les lieux. Les indigènes l'avaient fait venir croyant qu'un lion était pris au piège et, de fait, on entendait des rugissements terrifiants non loin des habitations. Il était trop dangereux de s'aventurer dans l'obscurité. A l'aube, le Révérend MONNIER revint; il n'y avait rien au piège, seulement, à 500 m de là se trouvaient un énorme mâle et un tout jeune lion. Ils étaient trop loin pour qu'on pût les tirer. Il s'approcha donc, mais le grand lion, après avoir feint une attaque, se défila avant que le Révérend MONNIER le mit en joue. Celui-ci poursuivit les deux bêtes pendant plus de deux heures, mais elles se sauvaient toujours dans les broussailles devant lui. Les rugissements entendus provenaient probablement de ce qu'il présumait être une lionne, laquelle devait être morte ou malade d'empoisonnement. En effet, en continuant ses recherches, il vit l'endroit où une lionne s'était couchée, roulée, et avait vomi deux appâts. Cependant, deux jours après, la bête fut de nouveau observée, avec le mâle et le lionceau. En rentrant dans la forêt, la femelle reprit deux appâts qui, cette fois, étant plus fortement dosés, durent lui être fatals. Pourtant les recherches ne firent pas découvrir le cadavre que le mâle et le jeune avaient peut-être dévoré, fidèles, eux aussi, aux usages familiaux de ces mangeurs de chair. Des sept lions, on ne retrouva que deux morts, mais il est plus que probable que trois autres ont trépassé en brousse, car, depuis le 21 mai, on ne voit plus que le mâle et le tout jeune qui sont partis, le 22, dans la région de Rubaka après avoir quitté nos parages.

Pendant quelques mois on n'entendit plus parler de cette bande, mais, vers la fin d'août, le bétail fut attaqué par quatre lions dans la région de Kibumba-Rwereri, à l'Ouest de Karisimbi et, un matin, un homme et une femme furent tués près du lac Gando, au Sud de ce volcan. Les indigènes,

accourus pour les secourir, parvinrent à mettre ces animaux en fuite, mais ceux-ci reparurent le soir et dévorèrent un autre homme et une autre femme. Cette fois, les noirs n'osèrent plus intervenir. En janvier 1939, trois « batutzi », des gardiens de bétail, furent blessés par un lion mâle dans la même région, et le Révérend MONNIER, appelé à l'aide, disposa des appâts empoisonnés et dressa des pièges. Bien qu'on n'ait trouvé aucun de leurs cadavres, les mangeurs d'hommes semblent avoir disparu de la région. Il y eut bien encore de temps en temps du bétail tué autour des volcans, mais on n'a plus signalé d'attaque contre les indigènes. Dans les régions à gibier rare, mais où l'on élève du bétail, il faut cependant s'attendre à des retours agressifs de ces mangeurs d'hommes. Le lion affamé, ne trouvant pas de gibier, se tourne naturellement vers le bétail. Celui-ci est toujours surveillé et protégé par des gardiens qui, sans hésiter, défendent leur troupeau contre ses entreprises. Le fauve s'attaque alors directement au berger, le tue à l'occasion et, mis ainsi en appétit, continue à exercer ses ravages contre la vie humaine.

Toutes les victimes que nous venons d'énumérer forment un tableau de chasse assez horrible et impropre, semble-t-il, à attirer aux grands fauves la sympathie que nous réclamions pour eux au début de cet ouvrage. Mais les choses vont tout autrement si nous passons dans des régions giboyeuses, où le lion trouve aisément sa nourriture. Un visiteur rencontra, au cours d'une excursion dans l'après-midi près de Nyamushengero, une bande de lions non loin de la piste automobile. Il s'arrête à une quarantaine de mètres pour mieux voir ces bêtes superbes qui peu à peu s'éloignent. L'une d'elles pénètre dans un buisson et, brusquement, pousse un rugissement d'appel. Aussitôt tous les lions se précipitent dans le fourré dont les branches s'agitent violemment. Quelques instants plus tard, l'un d'eux sort avec un morceau de jeune cob dans la gueule et, peu après, un autre avec une patte. A une cinquantaine de mètres de là se trouvait la mère de la jeune victime.

Si les antilopes se font rares, d'autres proies s'offrent aux lions : ce sont d'abord les jeunes hippopotames qui s'écartent du troupeau ou montent à terre avant les autres et les cadavres des mâles qui se sont battus, ce sont les buffles affaiblis par la maladie ou par une blessure, ce sont aussi les poissons qui peuplent les mares, puis les phacochères et parfois un éléphant mort d'accident ou de vieillesse, ce sont enfin de petits animaux et de jeunes oiseaux voletant encore à même le sol et faciles à happer. Mais le lion se méfie de l'homme qui, dans les plaines herbeuses, a toujours eu l'avantage sur lui grâce à ses armes à feu, et il s'est établi ainsi entre eux une trêve conditionnelle et une paix relative. On peut voir pourtant, dans ces plaines, deux tombes de blancs tués par des lions, dont l'une à l'ancien camp de la Rwindi, à environ 3 km du camp actuel : c'est celle d'un anglais, un certain FOSTER qui, poursuivant un lion qu'il avait blessé, était entré dans le fourré où il croyait trouver la bête morte, mais avait été chargé et

tué par celle-ci. L'autre tombe est celle de BERNARD DE WATTEVILLE, à Vitshumbi, blessé à mort par un lion qu'il poursuivait après l'avoir atteint. L'accident a été conté par sa fille et compagne de chasse, VIVIENNE DE WATTEVILLE, dans son beau livre *Out in the Blue*. Il s'en est fallu de peu qu'une troisième tombe ne s'ouvrit à Kabara, un peu à l'Est de l'embouchure de la Rutshuru. Au début de 1922, le Dr et M^{me} DE RIDDER chassaient dans cette plaine de la Rutshuru. Un matin, Madame se trouvait seule en quête de gibier, son mari étant retenu par une indisposition. Elle n'était accompagnée que d'un noir. A quelque distance du camp, elle tue une antilope qu'elle laisse sur place pour rattraper le troupeau. Revenant un peu plus tard vers la bête morte, elle trouve des lions sur le cadavre, n'hésite pas à tirer sur l'un d'eux, l'atteint, le poursuit pour l'achever, mais le perd de vue pendant quelques instants. Comme elle s'approche d'un buisson, elle est brusquement chargée par la bête blessée qui la renverse et lui laboure le bas-ventre et la cuisse. Elle s'évanouit. Le noir ne pouvait que se sauver et courir avertir le Docteur. Mais il n'était pas encore arrivé au camp qu'il entend un coup de fusil tiré par Madame revenue de sa syncope. Que s'était-il passé ? Madame avait repris ses sens, regardé autour d'elle, aperçu, tout près, le lion occupé à lécher la blessure qu'elle lui avait faite. A portée de sa main était sa carabine tombée au moment où le fauve avait bondi sur elle. Doucement, elle avait étendu le bras vers cette arme, l'avait attirée vers elle, puis, lentement, avait mis en joue la tête de l'animal et l'avait abattu. C'est ce coup que le noir avait entendu. Celui-ci trouve, à côté du lion mort, Madame remplie de sang, incapable de se relever. Elle lui dit de courir au camp chercher son mari et un hamac pour la transporter. Mais, au camp même, l'état du Docteur s'était soudainement aggravé : après l'indisposition du matin, le tétanos s'était déclaré. Pourtant, il fallait aller au secours de Madame, il fallait la soigner et d'abord écrire au confrère de Rutshuru, ce qui fut fait. Malheureusement, ce dernier n'arriva que juste à temps pour assister Madame et voir mourir son mari.

La chasse au lion est dangereuse, comme le montre cette dramatique histoire, surtout quand l'animal, déjà atteint, peut encore rendre le coup. Mais peut-on reprocher à une bête menacée de se défendre ? Tel n'était pas l'avis de B. DE WATTEVILLE qui, frappé à mort, ne voulait pas permettre à sa fille, obligée de mettre des cristaux de permanganate pur dans ses plaies, de dire que le lion qui l'avait blessé était une brute, mais qui rendait justice à un adversaire attaqué à l'improviste et qui s'était bravement défendu.

Il convient de noter que, dans les trois cas que je viens de citer, il n'y a eu aucune agression initiale de la part des lions, et jamais, dans ces plaines du lac Édouard, je n'ai pu constater chez le fauve la moindre envie de s'attaquer à l'homme, même parfois en cas d'imprudenc e commise par celui-ci. C'est ainsi que j'ai vu un jour, en 1932, deux indigènes sans armes aller tout droit sur un lion et sa femelle occupés à manger un cob qu'ils

venaient de tuer. Quand ils se furent approchés à une vingtaine de mètres, les deux fauves partirent emportant un morceau de l'antilope et leur abandonnant le reste. Une autre fois, à la même époque et à peu près au même endroit, je travaillais à la carte. Je m'étais, avec quelques gardes et aides, éloigné du camion pour faire une station de planchette. Revenant une heure plus tard, nous fûmes brusquement chargés par une lionne débouchant d'un gros buisson à une vingtaine de mètres de nous. L'animal s'arrêta à 5-6 m de nos gardes qui avaient également fait halte et lui faisaient face. A ce moment, la lionne pousse quelques grognements, fait demi-tour et retourne vers le fourré d'où sortent quatre lionceaux âgés de deux ou trois mois. La mère se tient auprès d'eux pour les protéger, elle continue à grogner, mais est visiblement plus tranquille, plus rassurée que tantôt. L'un des gardes faisant mine de partir, elle revient vers nous en poussant un bref rugissement. Puis, ses petits étant rentrés dans le buisson, elle se poste en avant de celui-ci pour en défendre l'accès et faire un bouclier à sa nichée. Nous faisons alors marche arrière jusqu'au moment où, distants d'elle d'une trentaine de mètres, nous tournons définitivement les talons sans que l'animal montre de l'humeur.

Une autre fois encore, un peu en dehors des limites du Parc, à un endroit où il y avait souvent quelques lièvres, je chassais au fusil de chasse. J'avais avec moi, de chaque côté, un traqueur pour taper sur les touffes d'herbe où se cache souvent ce menu gibier. Comme nous arrivions près d'un buisson, je me mis devant, avant que mes hommes ne frappent sur les branches pour chasser vers moi les lièvres ou les francolins qui s'y tiendraient au gîte. J'étais en garde, prêt à tirer si quelque bête sortait de là. Il en sortit quelque chose, en effet, mais de fort inattendu, à environ 4 m de moi, à savoir deux jeunes lions d'environ deux ans, un mâle et une femelle. A peine m'eurent-ils aperçu qu'ils s'en allèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, en courant, mais sans faire un seul instant le moindre mouvement qui put indiquer une charge.

En 1935, nous avons dans la plaine, entre Rutshuru et la Rwindi, une belle bande de lions composée de deux femelles et de douze lionceaux âgés d'un à deux ans. Nombreux sont les visiteurs qui ont pu voir et admirer ce groupe magnifique. Comment douze lionceaux pouvaient se trouver réunis autour de deux mères, c'est ce que je me suis souvent demandé, car ces douze jeunes bêtes étaient à peu près toutes du même âge. La seule explication vraisemblable est que les lionnes faisaient partie d'une bande de mères avec jeunes et que deux au moins de celles-ci étaient mortes. Il est rare en effet qu'une lionne mette bas plus de quatre petits, elle n'en a généralement que deux ou trois dont un au moins ne dépasse pas la première année. J'ai aperçu moi-même cette bande une douzaine de fois, un jour entre autres que je me trouvais en compagnie du Vice-Recteur de l'Université Libre de Bruxelles, M. le professeur SMETS. Ces lions se tenaient tous dans un gros buisson, avec leur tête dehors. Mais le plus joli souvenir qui me

soit resté à leur sujet date de novembre 1935. J'étais juste en face de l'embranchement de la piste automobile vers Vitshumbi. Il était environ 6 h du matin quand j'aperçus une lionne à une centaine de mètres au Sud de la route. On eut dit un chien « en arrêt » fixant un waterbuck couché à une bonne centaine de mètres à l'Est. Nous nous arrêtons pour voir ce qui va se passer quand nous constatons la présence, derrière le waterbuck, d'une autre lionne qui rampe vers l'antilope. A droite, c'est-à-dire à l'Ouest de la lionne en arrêt, les douze lionceaux se tiennent groupés sous une euphorbe candélabre, attendant tranquillement le résultat — et escomptant le produit — de la chasse maternelle. La lionne, postée derrière le waterbuck, avance lentement vers celui-ci, lequel, ayant fini de ruminer, se lève et se frotte le flanc droit avec le museau. Profitant de ce moment d'inattention, le fauve fait un premier bond en avant de quelques mètres, puis s'aplatit sur le sol, dressant parfois prudemment la tête pour surveiller l'antilope. Celle-ci a fini de se frotter et se dirige vers la route. La lionne, voyant sa proie près de lui échapper, déclenche la charge d'un bond en avant. Elle rejoint le waterbuck et, un instant, les deux bêtes courent côte à côte, mais la vitesse est probablement trop grande pour la lionne, car brusquement elle abandonne. Sa compagne, au moment de la charge, a bondi à son tour, mais s'est aussitôt rendu compte qu'il était trop tard et elle retourne vers les lionceaux. Pour une fois, j'ai regretté que la chasse n'ait pas réussi : il eut été intéressant de voir, en détail, comment tue le lion.

La dernière rencontre avec cette bande date de quelques mois plus tard, c'est-à-dire du début de 1936. Les douze jeunes étaient alors abandonnés de leurs mères, mais étaient restés ensemble. Ils se trouvaient à l'entrée de la piste vers Nyamushengero, séparés en deux groupes des deux côtés de la route, et j'arrêtai l'auto au milieu d'eux, à quelques mètres seulement des plus proches. Nous restâmes ainsi entourés de ces jeunes lions, en bonne posture pour les observer à notre aise. Plusieurs étaient couchés. Après quelques minutes, ils s'éloignèrent, mais sans précipitation. Quelques jours après, je les rencontrai de nouveau : ils n'étaient plus que huit, les quatre autres — des mâles pour autant que j'ai pu les distinguer — avaient formé une bande à part, chassés probablement par quelque vieux rival à une période de rut. Ils avaient alors environ deux ans et demi. Ces belles jeunes bêtes, habituées à rencontrer les voitures des visiteurs, n'avaient rien de farouche, et c'était un spectacle charmant de les voir si confiantes et si pacifiques.

Une chose qui m'a souvent frappé dans les plaines du lac Édouard, c'est qu'on y voit toujours, dans une partie donnée, une même bande de lions dans une même région, tandis que, dans d'autres parties, ils voyagent. Ainsi cette bande de deux mères et douze jeunes, je ne l'ai, à aucun moment, observée ailleurs que dans le secteur situé aux alentours de l'embranchement de la piste vers Vitshumbi. Je l'ai aperçue à droite et à gauche de cette piste, mais jamais à plus de 2 km de chaque côté, et jamais à plus de

6 à 7 km au Nord de l'embranchement. Le Commandant HUBERT, mon adjoint à la Rwindi, a fait la même constatation et, qui plus est, a vu une couple de mâles défendre son terrain de chasse contre l'intrusion d'une autre couple de mâles. Je reproduis ce qu'il a écrit à l'époque au sujet de cette observation : « Sur la piste de Vitshumbi, à 6 km environ de ce dernier gîte, vit une bande de lions que je connais depuis mon arrivée à Rwindi, c'est-à-dire depuis le début de 1937, et qui se compose actuellement de deux grands mâles à crinière presque noire, un peu plus noire chez l'un que chez l'autre, et à robe particulièrement pâle. Elle compte, en plus de cinq à six lionnes, trois lionceaux nés vers la fin de 1938. Très souvent je rencontre près de la piste les deux lions, parfois accompagnés du reste de la troupe. Or, faisant fin avril un tour avec des visiteurs, j'aperçois sur la piste, à quelques centaines de mètres devant la voiture, deux lions mâles à l'endroit même où résident nos deux vieilles connaissances. Ce n'est qu'en arrivant à proximité d'eux (ils suivaient la piste dans le même sens que nous) que je constate que ces deux animaux étaient des étrangers. Leur crinière à tous deux était bien différente de celle des deux habitants du lieu. Je ne sais d'où ils venaient, je ne les avais jamais aperçus nulle part. Tout doucement ils s'écartent de la piste et je les suis. A 507 m plus loin, ils arrivent au bord d'une dépression peu profonde et large d'environ 1 km. Ils s'arrêtent, regardent fixement vers la droite dans la dépression et commencent tous deux à rugir longuement. En suivant la direction de leur regard, je découvre près d'un boqueteau, nos deux vieux amis, les lions résidents de l'endroit. Ils répondent aux rugissements des étrangers, puis lentement continuent leur route. Il était environ 7 heures du matin. Les étrangers paraissent d'abord hésiter, puis, après cinq à dix minutes, ils marchent dans la direction des autres. Ceux-ci s'arrêtent, redressant la tête comme pour un défi. Les étrangers se précipitent sur eux et j'assiste alors à un combat magnifique, ponctué de rauques rugissements, entre quatre grands lions à crinière. Au bout de deux à trois minutes, l'un des étrangers, durement touché sans doute, lâche pied et s'enfuit au galop, passant dans sa course désordonnée à une vingtaine de mètres de nous qui stationnions à 75 m du lieu du combat. Les deux vainqueurs se précipitent alors vers le second des intrus, se sauvant à la file à toute vitesse à 40 m de nous. Ils le rattrapent un peu plus loin et un nouveau combat s'engage, coupé de rugissements gutturaux. L'étranger, battu, prend à nouveau la fuite, poursuivi, mais assez mollement cette fois, par l'un des vainqueurs qui semblait alors vouloir uniquement bouter l'ennemi hors de son territoire. Quand il juge que celui-ci est assez loin, il fait de même vis-à-vis du premier vaincu qui, depuis le combat du début, se tenait à l'écart. Après quoi il revient fièrement près de son compagnon. Je m'approche alors de mes deux vieilles connaissances, désirant voir leur état après cette âpre lutte. Le plus beau, celui à la crinière la plus foncée, qui avait poursuivi les fuyards, n'avait qu'une légère blessure à la patte d'où coulait un filet de sang. L'autre, qui

gaignait, avait l'œil droit fermé. J'ai revu depuis, pendant une dizaine de jours, à différentes reprises, le premier des deux, j'ai réussi à en prendre de belles photos et, en témoignage de sa familiarité, je lui ai donné le nom de « César ». Toutefois, je n'ai plus aperçu son compagnon qu'il ne quittait pourtant jamais. »

Le second de ces lions fut observé quelques jours plus tard. Quant à « César », on le revit un mois après : il portait sur le flanc gauche des traces d'un nouveau combat, la marque des griffes d'un adversaire. Ce n'était d'ailleurs pas la dernière fois qu'on les retrouvait. En effet, j'accompagnais un jour, dans les mêmes plaines, un groupe de Sud-Africains venus en avion pour visiter le Parc National, et tout particulièrement pour voir les éléphants, lesquels sont rares dans leur « Krüger National Park ». Ils purent en prendre des photos à bonne distance. Pendant qu'ils maniaient leurs appareils, que vois-je ? Nos deux grands lions sortent d'une touffe de buissons à environ 400 m devant nous. Ils viennent tranquillement vers nous jusqu'à une trentaine de mètres, et la voiture avec les Sud-Africains s'approche à une dizaine de mètres seulement de « César », qui s'était arrêté. L'un des visiteurs, qui avait souvent vu des lions dans le Krüger Park, nous a dit qu'il ne s'était jamais trouvé devant un représentant de l'espèce, si indifférent, si familier et si photogénique que ce « César ».

Nous voyons parfois des lions perchés dans des arbres, mais ils ne montent jamais très haut comme le léopard, et ce sont le plus souvent de jeunes animaux. Le Commandant HUBERT a aperçu un jour une lionne adulte perchée à 7 ou 8 m de hauteur, dans un mimosa à petites épines isolé au milieu d'une immense plaine à herbe courte. La lionne, en voyant la voiture, descendit le long d'une branche maîtresse d'une inclinaison de 35 à 40°, la tête la première, jusqu'au tronc vertical de l'arbre, haut d'au moins 3 m, le long duquel elle se laissa glisser, l'arrière-train vers le bas. J'ai rencontré moi-même un jour plusieurs jeunes lions, faisant partie de la bande des douze, perchés dans une euphorbe candélabre, et une autre fois deux autres à environ 4 m du sol dans un arbuste. Nous nous arrêtâmes avec l'auto en dessous d'eux pour les photographier, mais, comme nous étions trop près, nous nous déplaçâmes un peu et ils sautèrent en bas. C'étaient là de jeunes bêtes, mais un lion adulte, je n'en ai jamais vu dans un arbre, tous ceux que j'ai pu observer ayant moins de deux ans. Dans l'album de feu le Colonel H. MAXWELL, il y a une photo de lionne dans un épineux, et cette bête semble être adulte. Je suppose que les jeunes lions, de temps à autre, montent dans les arbres « pour mieux voir », et que ce peut être aussi le cas pour la lionne adulte observée par le Commandant HUBERT. Ce n'est en tout cas sûrement pas pour « tomber » sur le gibier passant en dessous, comme le fait parfois le léopard.

Quel est le comportement du lion vis-à-vis de ses voisins carnivores ? Il est assez curieux de constater qu'il est parfois chassé de sa proie par les hyènes, animal pourtant réputé froussard et ne s'attaquant qu'à des cada-

vres. Le Colonel H. HACKARS, logeant sous la tente à Kasindi-Port au Nord du lac Édouard, avait eu la nuit la visite dans son camp d'une couple de lions qui s'étaient retirés vers le plateau. Au matin, vers 7 heures, on retrouva les deux fauves qui venaient de tuer un buffle dont ils disputaient la dépouille à onze hyènes tachetées, auxquelles ils durent céder leur proie. Une des hyènes, qui avait été éventrée d'un coup de patte, s'en allait péniblement, mais les autres attaquaient résolument les lions chaque fois que ceux-ci essayaient de revenir près du cadavre, que les nécrophages déchi-quetèrent avec une rapidité déconcertante. Le Commandant HUBERT a observé également un jour, à Vitshumbi, une lionne qui mangeait une antilope, qu'elle avait probablement tuée elle-même, avec, comme commensales, huit hyènes, lesquelles finirent par la chasser et même la poursuivre. Il trouva, à proximité, un jeune lion mâle tué, mais il suppose que celui-ci avait été victime d'un de ses congénères mâles plutôt que des hyènes.

Il n'existe pas, à ma connaissance, de cas où lions et lycaons se soient disputé une proie quelconque. Il semble que les premiers se méfient des seconds, qui sont presque toujours en bande nombreuse. D'ailleurs, quand les lycaons chassent et tuent une bête, celle-ci est, en quelques instants, dilacérée et emportée par eux. Ce n'est pas comme dans les bandes de lions, où les grands mangent d'abord, et ensuite les petits.

Le repas des lions, quand il se fait pendant le jour, attire les oiseaux charognards, notamment les vautours et les marabouts. Les vautours s'approchent alors parfois trop près et sont chassés par l'un ou l'autre des fauves. Il arrive fréquemment qu'un vautour soit tué, mais je n'ai jamais vu que les lions le mangent. Pour nous aider à découvrir les lions en plaine, le vautour est d'ailleurs un excellent guide, car, de loin, on peut voir ces grands oiseaux convergeant de partout dans le ciel vers le charnier où ces fauves se repaissent de leur victime. S'ils descendent à terre, il est fort probable que les lions sont partis, leur repas terminé, mais s'ils se perchent dans les arbres, c'est que les lions sont encore là.

Les indigènes, dans les plaines du lac Édouard, ne craignent pas le lion, et j'ai souvent rencontré sur la route, le soir ou la nuit, des noirs qui se rendaient, sans le redouter, d'une localité à l'autre. Pour ces déplacements nocturnes, ils aiment cependant à être en compagnie. Il arrive parfois qu'ils rencontrent des lions, mais cela ne les effraye pas, ils se mettent à chanter ou à se parler à haute voix, ce qui éloigne les fauves. En 1937, l'ancien Game-Warden du Kenya, Captain CALDWELL, faisait une étude sur les oiseaux aquatiques du lac Édouard. Un après-midi, à une heure avancée, il se rendait à Kamande accompagné de Mrs CALDWELL, d'une autre dame et d'un de nos gardes. Il s'était engagé sur la piste-autos vers Kamande, au passage de la Muwe, à une dizaine de kilomètres du camp de la Rwindi, quand le cardan de la transmission se casse. Impossible de continuer, et la nuit est venue. Le capitaine dit au garde de se rendre au camp de la Rwindi avec un mot me priant de lui envoyer sa seconde voiture qui se

trouvait à Vitshumbi. Le garde lui répond qu'il fait déjà nuit et qu'il est dangereux de s'aventurer seul. Le Capitaine, qui connaît les fauves noctambules, lui répond qu'il ne peut abandonner les dames à pareil endroit et à pareil moment, et qu'il lui donnera 50 francs pour porter le billet. Le garde part alors, mais il ne suit pas la route, il coupe au court à travers brousse et, vers 8 heures, il me remet le message, à la Rwindi. En chemin, il avait rencontré une bande de lions et, grâce au clair de lune, avait pu les dénombrer — ils étaient treize — en comptant à haute voix, sans qu'ils prennent garde à lui.

Pour clore ce chapitre sur les lions, je reproduirai ici le contenu d'une lettre que je reçus un jour d'un visiteur s'étant servi de mon nom pour voir, de plus près, une bande de lions proche de la route. « Le garde nous montre, à environ 160 à 200 m de la piste, une petite bande de deux ou trois lionnes et d'un lionceau. Nous lui demandons de nous conduire un peu plus près de ces bêtes, mais il répond qu'il lui est interdit de quitter la piste. Nous lui disons que nous sommes vos amis, que nous venons de chez vous et que nous vous écrirons, ce que nous faisons par la présente. Il consent alors à nous rapprocher des fauves. Nous étions encore à une bonne distance de ceux-ci quand brusquement nous sommes chargés par un mâle que nous n'avions pas remarqué encore. Ma femme et moi, nous nous enfuyons dans une course folle vers la voiture. Mais, n'entendant rien derrière nous, nous nous arrêtons et regardons en arrière. Le garde était là, immobile, imperturbable, devant un superbe lion qu'il fixait de son regard. Après un instant, le fauve s'est retourné et s'est dirigé tranquillement vers les lionnes. Nous n'oublierons jamais cette scène émouvante. »

CHAPITRE V.

PETITS CARNASSIERS.

SERVAL [*Leptailurus serval* (SCHREBER)].

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, ce félin est extrêmement rare dans les plaines du lac Édouard où je ne l'ai vu qu'une seule fois, sur la route entre le camp de la Rwindi et l'escarpement de Kabasha. C'était le soir, et il apparut dans le faisceau de lumière des phares de notre auto. Par contre, on le trouve plus fréquemment dans les plaines de lave entre le Karisimbi et le Nyragongo, non qu'on l'aperçoive souvent, mais il se laisse prendre au piège placé pour capturer le léopard. J'avais ainsi prêté, en 1937, un piège à grands fauves au Chef Kayembe de la région de Kibumba, pour le débarrasser d'un léopard qui avait tué un assez grand nombre de veaux, de chèvres et de moutons. On n'est jamais parvenu à s'emparer du grand félin, mais, en deux ou trois mois de temps, une demi-douzaine de servals, une civette et un porc-épic se sont fait prendre dans cet engin placé dans une région assez boisée, avec des parties de plaine de lave donnant d'excellents pâturages, où le bushbuck et le céphalophe rouge de forêt sont communs. Dans ces parages, j'ai vu moi-même deux fois en plein jour un serval.

Ce joli animal est utile; il se nourrit surtout de petits rongeurs, qui pullulent dans cette plaine, et probablement aussi de damans et d'oiseaux de brousse. Il s'approche rarement des agglomérations indigènes. Capturé jeune, il s'apprivoise très facilement. J'en ai tenu un, à Rutshuru, pendant près d'un an; il était très familier, affectueux, friand de viande cuite et de lait. Il faut toutefois tenir le serval à l'écart de la basse-cour, car il tuerait pour son plaisir tout ce qui y vit : poules, canards et pigeons. Par contre, il fait bon ménage avec le chien et le chat de la maison.

La marque et la teinte de sa peau varient beaucoup, les taches sont plus ou moins grandes et j'ai vu même une peau qui avait une couleur presque tout unie. La teinte de fond varie également, elle est orange pâle, jaune clair ou grise, mais très rarement noire.

Dans l'Est du Ruanda, le serval est beaucoup plus commun que dans le Kivu, et l'Européen en tue assez souvent quand il en découvre le soir sur les routes, à la lumière projetée par son auto.

Les indigènes tuent le serval à l'aide de leurs chiens.

CHAT DORÉ ou AFRICAN TIGERCAT [*Felis aurata cottoni* LYDEKKER];
nom indigène : « Maka » ou « Imaka ».

Ce félidé existe dans le Parc National, mais il y est très rare et, si j'ai pu acheter quelques peaux chez les noirs, je n'ai jamais vu l'animal qu'une seule fois, en l'occurrence une bête tuée près de la Mission de Rugari et qui présentait le pelage ordinaire, c'est-à-dire la tache rouge-brun sur le dos et des marques noires sur le flanc et le bas-ventre.

En 1933, j'avais envoyé à Bruxelles, pour détermination, une peau de ce même félidé, marquée comme celle provenant de Rugari, et une autre peau, toute noire celle-ci, mais malheureusement incomplète, la tête manquant. Les deux peaux étaient originaires de la région de Munigi située au Sud du Nyiragongo à une dizaine de kilomètres au Nord de Goma. Ce qui m'avait étonné, c'est que les indigènes donnaient, pour les deux pièces, le nom « Maka » ou « Imaka », comme si elles provenaient toutes deux d'un *Felis aurata*. M. SCHOUTEDEN, Directeur du Musée du Congo à Tervueren, les a déterminées comme appartenant respectivement à un *Felis aurata* et à un *Leptailurus serval* noir. Or, le nom donné par les noirs au serval est « Imondo » ou « Mondo ». Mais l'indigène n'est pas un scrupuleux naturaliste.

Pendant la guerre de 1940-1945, plusieurs exemplaires de ces peaux noires ont été envoyées au Laboratoire Vétérinaire de Kisenyi, et son Directeur, le Dr VAN SACEGHEM, les a déterminées comme appartenant à une nouvelle espèce, à savoir le *Felis imaka*, prétendant que ce n'étaient des dépouilles ni de *Leptailurus serval* ni de *Felis aurata* et qu'il ne s'agissait pas d'un cas de mélanisme. A part la teinte de la peau, le *Felis imaka* avait les mêmes dimensions que le *Felis aurata*.

Comme le serval, le chat doré n'est pas un animal nuisible, et il est d'ailleurs, dans le pays environnant le Parc Albert, tellement rare que, pour cette seule raison, il ne peut être considéré comme malfaisant pour l'indigène. Il vit normalement près de la forêt où il trouve aisément sa nourriture qui consiste surtout en petits rongeurs, mais il mange aussi des oiseaux et probablement des damans.

CHAT SAUVAGE (*Felis lybica rubida* SCHWANN); nom indigène « Nturo ».

Ce chat est grand comme un chat ordinaire, mais d'un caractère infiniment plus mauvais. Vivant souvent à proximité des villages indigènes, il y cause des ravages sérieux dans les basses-cours.

En ce qui concerne son pelage, j'ai vu beaucoup de peaux dans le Ruanda et le Kivu, mais je n'ai jamais pu constater une uniformité de teinte. Cependant toutes celles que j'ai pu examiner avaient des parties jaunes, notamment à la poitrine et au bas-ventre, mais cette couleur prédominait souvent aussi sur le corps.

Il y a une trentaine d'années, vers la fin de 1915 et au début de 1916, je me trouvais dans le Nord-Est du Ruanda, où j'ai vu deux fois des « Nturo » tués par les indigènes; ils avaient le pelage gris clair rayé de gris foncé avec la gorge et le ventre jaune-blanc. Mais, par la suite, j'en ai vu bien d'autres où les rayures étaient moins marquées et d'autres encore où la teinte rousse était dominante avec absence de noir et de gris.

Le chat sauvage ne miaule pas comme le chat domestique, il émet un sifflement méchant quand on veut le toucher. Il se croise fréquemment avec le chat domestique, mais les jeunes deviennent toujours sauvages de caractère; ils finissent généralement par disparaître dans la brousse et ne reviennent que pour s'introduire dans le poulailler et y tuer tout ce qu'ils y trouvent.

Les indigènes ne manquent jamais l'occasion d'abattre le chat sauvage avec lequel ils ont toujours de longs comptes à régler.

GENETTE (*Genetta servalina bettoni* THOMAS); nom indigène : « Rutoni » ou « Urutoni ».

Ce petit carnassier est assez commun partout dans le Parc National. C'est un animal nocturne qu'on découvre seulement le soir, sur les routes, dans le champ des phares d'autos. Comme le chat sauvage, c'est un redoutable prédateur de basses-cours. Une fois qu'il a commencé à s'introduire dans un poulailler, il y revient pour égorgier à plaisir toute la volaille. Il est alors facile de le prendre au piège, car on est sûr qu'il reparaitra.

En brousse, il est, pour les francolins, les pintades, les outardes et les oiseaux en général, un terrible ennemi car il grimpe aux arbres avec une grande agilité.

Il dégage une très forte odeur de fauve et il n'est pas bon de garder une genette tuée à l'intérieur de la maison si l'on ne veut pas empester celle-ci.

Des cas de mélanisme sont assez fréquents chez cet animal et j'ai vu plusieurs fois des peaux toutes noires. Quand on les tient sous un certain angle, on peut voir les marques typiques de l'espèce.

La genette des plaines du lac Édouard diffère de celle des régions de volcans, en ce que ses taches sont plus grandes. Elle a été déterminée comme *Genetta tigrina stuhlmanni* MATSCHIE.

CIVETTE [*Civettictis civetta congica* CABRERA ou *Viverra civetta congica* (CABRERA)]; nom indigène : « Mpimbi ».

Ce viverridé est assez commun, sans être nombreux, dans le Parc National, mais, comme la genette, il est de mœurs nocturnes et n'apparaît que le soir, sur les routes, dans le faisceau des phares d'auto. Ses taches blanches au cou et au corps lui donnent, la nuit, une certaine ressemblance avec le blaireau.

Bien qu'elle soit un animal carnassier, la civette mange aussi des bananes, du maïs et du sorgho, ce qui l'attire souvent près des cultures indigènes. Si l'on braque sur elle la lumière d'une torche, au lieu de s'enfuir ou de détourner la tête, elle s'approche comme fascinée, s'arrête de temps à autre, mais finit par arriver à quelques mètres et peut être alors facilement abattue.

Ses habitudes frugivores la retiennent souvent à proximité des villages, mais, contrairement à la genette, elle laisse en paix les basses-cours. En brousse, elle doit cependant tuer assez bien d'oiseaux et de petits rongeurs.

Son nom indigène, qui est « Mpimbi » dans le Kivu et le Ruanda, lui aurait été attribué en raison de son cri, une longue note aiguë que je n'ai toutefois, pour ma part, jamais entendue.

C'est un animal à démarche relativement lente; aussi les indigènes n'ont-ils pas de peine à l'atteindre quand ils chassent avec leurs chiens. Dans d'autres régions, les noirs recherchent la civette pour sa glande à musc, dont le contenu entre dans la composition des parfums.

Outre la nourriture déjà mentionnée, la civette est très friande de miel, tout comme le ratel appelé par les anglais « Honey badger », animal qui existe peut-être dans le Parc National, mais qui, jusqu'ici, n'y a pas encore été signalé, alors qu'on le rencontre dans l'Uganda, pays voisin. Il semble même qu'elle grimpe très bien aux arbres, ce qui justifie la précaution que prennent les indigènes de suspendre les ruches à plus d'un mètre en dessous des branches, de façon à les mettre hors de sa portée. Son poil dur et long la protège bien contre les piqûres des abeilles.

MANGOUSTE [*Mungos mungo gotneh* (HEUGLIN et FITZINGER)]; nom indigène : « Ikorwe ».

On rencontre fréquemment, dans les plaines du lac Édouard, toute une bande de petites mangoustes, et j'en ai parfois vu des groupes comptant jusqu'à une trentaine d'individus. Ces petits mammifères vivent essentiellement de menus reptiles, d'insectes, d'œufs d'oiseaux, de rats, de souris et d'autres petits rongeurs. Ils sont particulièrement nombreux sur les rives du lac.

La mangouste se laisse facilement apprivoiser et, bien traitée, devient très affectueuse. Mais elle doit être continuellement surveillée, car elle parvient à s'introduire partout et est grande voleuse et ravageuse de garde-manger. J'avais un jour rapporté chez moi une centaine d'œufs que je venais d'acheter chez les indigènes. Je les avais déposés à la cuisine et perdus de vue pendant quelques instants. Quand je voulus les reprendre, la mangouste de ma fille était installée dans le panier au milieu des œufs, dont elle avait cassé une trentaine en quelques minutes. Elle en saisissait un entre ses deux pattes antérieures, lui donnait un petit coup sec pour casser la coque, aspirait une partie du contenu, puis en attaquait rapidement un autre et eut vite, à cette allure, consommé tout le panier.

Dans les plaines du lac Édouard et dans le pays des volcans, on rencontre une mangouste plus grande (l'*Herpestes ichneumon centralis* LÖNNBERG), qui vit seule ou par couple, mais jamais en bande. Elle est rayée de gris, tandis que la petite mangouste est plutôt d'un gris roux avec des rayures verticales peu visibles chez les adultes.

On trouve même une troisième espèce qui, elle également, vit seule ou par couple. Elle est aussi grande que l'*Herpestes ichneumon centralis*, mais a la queue blanche et le pelage plus foncé : c'est l'*Ichneumia albicauda ibeana* THOMAS.

Chez ces deux espèces de grandes mangoustes, les cas de mélanisme semblent être assez fréquents.

La mangouste est le « Riki-tiki-tavi » de KIPLING, et c'est certainement une des bêtes les plus vives et les plus intelligentes de la brousse. Les indigènes racontent que, poursuivie et blessée, elle simule la mort comme le renard pris au piège. J'ai un jour observé, chez un Européen qui avait trois mangoustes, ces gentilles petites bêtes en train de chasser des lézards dans un tas de pierres, et la rapidité de leurs mouvements m'a frappé car, à les voir courir, on n'a pas du tout l'impression d'avoir affaire à des animaux si agiles.

PŒCILOGALE ou **ZORILLE** (*Pœcilogale albinucha dogetti* THOMAS et SCHWANN); nom indigène : « Kasimuniga ».

Ce beau petit mustélidé existe dans la plaine de lave, où j'ai eu l'occasion de le rencontrer un soir sur la route à environ 2 km au Sud de la Mission de Rugari. Ils étaient deux, et c'était un plaisir de voir ces jolies bêtes dans le jet de lumière de l'auto. Je m'arrêtai pour mieux les dévisager et ils restèrent là pendant quelques minutes avant de disparaître dans les blocs chaotiques de lave où je les perdus de vue. Avec ses rayures blanches horizontales et le reste de son corps tout noir, le pœcilogale est indiscutablement un des plus attrayants mammifères du Parc National. Il s'apparente d'ailleurs aux « Skunks ».

A deux reprises, des indigènes vinrent à Rutshuru pour nous vendre des pœcilogales, car il paraît que, pris jeunes, ils se laissent facilement apprivoiser. L'un d'eux fut tenu en captivité pendant quelques jours et alimenté au moyen de rats qu'on lui donnait vivants et qu'il tuait immédiatement pour les dévorer. Mais il ne survécut pas longtemps.

Un autre petit mustélidé (l'*Ictonyx striatus* PERRY) a été capturé à Djomba, dans la région voisine du Parc. Il est donc probable que, tôt ou tard, ce mammifère sera signalé dans le Parc National et peut-être s'y trouve-t-il déjà, mais, de même que le pœcilogale, c'est un animal très rare.

Comme presque tous les carnivores, les mustélidés dégagent une odeur fort désagréable.

LOUTRE (*Lutra maculicollis kivuana* POHLE); nom indigène : « Fizi mai » ou « Nzibye ».

A part la petite partie du Parc National qui touche au lac Kivu, près de N'Zulu, à l'entrée de la baie de Sake, où la loutre est assez commune, je n'ai jamais entendu parler de la présence de cet animal dans les cours d'eau qui arrosent l'intérieur du Parc, pas plus que dans le lac Édouard. Dans les autres lacs proches du Parc National, la loutre est commune, notamment dans le lac Kivu, comme aussi dans les lacs Mulera et Luhonge au Ruanda, ainsi que dans ceux de Bunyoni et de Mutanda, dans l'Uganda. Dans toutes ces eaux, on peut généralement voir des loutres à chaque heure de la journée, mais surtout le matin et au crépuscule. Les indigènes en détruisent un bon nombre à cause de la valeur de la peau qu'ils vendent dans les hôtels. La chasse n'en est pas facile et même, pour l'Européen qui les tue au fusil, la victime est le plus souvent perdue, car, blessée à mort, elle coule à pic dans les profondeurs des eaux.

Avant l'afflux des Européens au Kivu, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, on pouvait voir de grand matin des bandes de dix à vingt loutres longeant la rive du lac. Elles nageaient la tête au-dessus de l'eau, faisant de temps à autre une plongée. Actuellement, il est rare d'apercevoir plusieurs loutres ensemble : elles se tiennent loin des rives où trop souvent elles ont essuyé des coups de feu et elles sont devenues si craintives, qu'à peine leur tête émergée, elles se préparent à une nouvelle plongée.

La nourriture presque exclusive de la loutre est le poisson, mais on la trouve parfois aussi dans des cours d'eau ou des lacs non poissonneux, où elle doit donc se contenter de grenouilles, de mollusques et d'autres animaux aquatiques. Dans les lacs Bunyoni, Mutanda, Mulera et Luhonge, il n'existait autrefois que de tout petits poissons et cependant leurs eaux ont toujours été fort riches en loutres. Par contre, au lac Édouard, qui, lui, est très poissonneux, la loutre n'a pas encore été signalée jusqu'ici.

La loutre (*Aonyx capensis* SCHINZ) ou « Clawless otter » n'a pas encore apparu dans le Parc National, et pourtant elle existe dans des régions limitrophes. Des peaux sont en effet vendues de temps à autre à Goma, Kisenyi et Rutshuru par les indigènes habitant ces parages. De plus, un colon installé sur la route Goma-Rutshuru, à Katala, a tué, dans un petit lac artificiel creusé par lui au milieu de sa plantation, deux loutres argentées, comme on les appelle ordinairement. Il est donc plus que probable que cette espèce doit se trouver aussi dans le Parc National.

CHACAL ou SIDE-STRIPED JACKAL (*Thos adustus* SUNDEVALL); nom indigène : « Ngebwe » ou « Ngunzi » ou « Kigebwe ».

A l'époque où les plaines du lac Édouard étaient fort giboyeuses, on pouvait voir en tout temps, dans les environs de la Rwindi ou sur le plateau de Nyabugando, quelques couples de chacals ou parfois un de ces animaux

isolé. Tous ceux que j'ai aperçus avaient la queue terminée par une grande touffe blanche, ce qui semble être la caractéristique du *Thos adustus*. Sur les peaux provenant de chacals tués dans les régions de volcans et que les indigènes appellent « Ngunzi », le dos est légèrement brunâtre et la queue n'a pas cette touffe blanche; on a affaire sans doute ici au « Black-backed Jackal » [*Thos mesomelas* (SCHREBER)].

Dans l'Est de l'Afrique, le chacal a la réputation d'être charognard; on prétend qu'on le rencontre avec l'hyène autour de squelettes de victimes laissés par les lions. Je dois rendre justice à ce canidé en déclarant que, pour ma part, je ne l'ai jamais aperçu près de la dépouille d'une de ces victimes ou près de cadavres d'éléphants ou d'hippopotames morts en brousse. Je puis dire pourtant sans exagérer que j'en ai vu, de ces charognes, par centaines, sans jamais constater autour d'elles la présence d'un chacal. J'y ai trouvé des hyènes, des vautours, des marabouts et, autour des restes d'éléphants ou d'hippopotames, des lions, mais point de chacal. Je n'ai non plus jamais vu cet animal en bande, mais seulement isolé ou, souvent, par couple. Un jour, au Sud-Ouest du camp de la Rwindi, dans la plaine de Karambi, j'ai rencontré en même temps six chacals, en trois couples séparés les uns des autres : leur présence n'effarouchait nullement les nombreux cob et topi vaguant dans leurs environs. Le même jour, j'ai surpris un autre couple dormant dans une touffe d'aloès et de *Sansevieria*.

Le soir ou la nuit, sur les routes, on peut rencontrer le chacal partout, aussi bien dans les plaines du lac Édouard que dans les forêts des volcans, mais jamais je n'en ai vu plus de deux à la fois.

Le soir on entend parfois, et notamment quand il a été chassé par les indigènes à proximité du village, son cri qui n'est pas un aboiement comme celui du chien, mais un glapissement semblable à celui du lycan et du chien indigène.

Dans l'Afrique du Sud, les colons accusent le chacal d'être un terrible destructeur d'agneaux et, dans les plaines du lac Édouard, il est bien possible qu'il tue des jeunes cob, mais on ne peut pas dire qu'il y soit nuisible, tant il y est rare. Rareté assez étonnante d'ailleurs, car il y a, dans la brousse, de telles quantités de rats et de souris que ce carnassier, très agile et très rapide, y trouverait facilement à se nourrir.

CHAPITRE VI.

BUFFLES.

[*Syncerus caffer* (SPARRMAN).]

Tandis que le nombre d'antilopes dans les plaines du lac Édouard a beaucoup diminué au cours des quinze dernières années, celui des buffles s'est considérablement accru, et ce malgré les épizooties de peste bovine qui ont sévi dans le Parc National et ont, à plusieurs reprises, causé la perte d'une certaine quantité de bêtes. Cette augmentation n'est pas due à une immigration, venue de l'extérieur, d'animaux qui seraient ensuite restés dans le Parc à cause de la quiétude dont ils y jouissaient. La cause doit plutôt être cherchée dans l'évolution des plaines du grand graben africain. Dans les parties situées au pied des montagnes qui bordent le graben, la végétation change en tout temps. Les hautes graminées avancent dans la plaine et créent un habitat plus favorable pour les buffles et les éléphants et moins avantageux pour les antilopes. Actuellement on rencontre en plein jour des buffles dans toutes les parties de cette région. La complète sécurité assurée à la faune depuis la création des Parcs Nationaux a rendu ces animaux non seulement moins farouches, mais même parfois familiers. Depuis plusieurs années déjà, un petit troupeau de quatre mâles se trouve à demeure devant le camp de la Rwindi et ces bêtes viennent souvent la nuit brouter les petites herbes au camp même. Dans les environs, on rencontre plusieurs autres de ces petits groupes et, au pied de l'escarpement, dans la dépression de la Muhaka, s'est installé, depuis une dizaine d'années, un très gros troupeau qui, par moments, compte 400 à 500 têtes, et, sur la rive droite de la Rwindi, à la colline Mutangaisuba, s'est fixé un autre troupeau comportant de 800 à 1.000 têtes. La région située à l'Est, sur la rive droite de la Rutshuru, abonde en buffles. Un jour, en 1932, me trouvant sur la colline Ilehe au-dessus des Eaux-chaudes, j'ai observé en face de moi sept troupeaux dont le plus petit comptait plus de 40 têtes et dont l'ensemble totalisait plus de 800 têtes.

Les buffles sont également nombreux dans les forêts des volcans, notamment dans les forêts subalpines où ils trouvent en abondance d'excellentes pâtures. Sur le Karisimbi, ils montent dans les alchémilles jusqu'auprès du sommet et descendent, vers le bas, jusqu'à l'étage des bambous, mais rarement en dessous. J'ai toutefois vu de leurs traces dans le marais-cratère du Kikeri, à environ 2.200 m d'altitude. Dans la plaine de lave,

je n'ai jamais constaté leur présence qu'au pied de la chaîne de montagne à l'Ouest, dans les régions du Mushari et de Tongo. Dans l'immense plaine de lave au Nord du Nyiragongo et du Nyamuragira, les deux volcans actifs, je n'en ai jamais vu, mais j'en ai découvert des traces, une fois, sur le flanc Nord du Nyamuragira et aussi, comme il a été dit plus haut, au pied oriental de la chaîne de montagne entre la Rwindi et la Rutshuru. Au total, dans les secteurs des volcans et les plaines au Sud du lac Édouard, il doit exister, à l'heure actuelle (1946), de 7.000 à 8.000 buffles. Comme pour tous les animaux grégaires, on constate l'existence de nombreux petits groupes de mâles et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces animaux sont en général beaucoup plus familiers que ceux des grands troupeaux où, souvent, le souci de sauver les jeunes veaux provoque la fuite de toute la bande. En général, les animaux expulsés par leurs congénères ont la réputation d'être agressifs et méchants, ce qui, j'ai souvent eu l'occasion de le constater, n'est pas toujours exact. A Kamande, nous avons plusieurs petits troupeaux qui viennent presque journellement prendre leur bain, parfois au milieu des hippopotames. Ils restent là toute l'après-midi, couchés, la tête seule émergeant de l'eau. Parfois un grand troupeau y va aussi de sa baignade : j'ai vu ainsi, à l'embouchure de la Talya Sud, une soixantaine de buffles descendus ensemble dans le lac, et, une autre fois, une trentaine à Kimboho, près de l'embouchure de la Lunyasenge. Ils restaient debout, et cela peut-être à cause de la profondeur du lac. Il faut cependant, pour que l'eau les attire, qu'il y ait du soleil et pas de vent. Les jours sombres ou pluvieux, ni buffles ni éléphants n'apparaissent dans le lac, si ce n'est pour traverser une baie.

En brousse, à proximité du gîte de Kamande, on rencontre souvent ces buffles, et jamais ils n'ont donné le moindre signe d'agressivité. Je me souviens d'un visiteur qui désirait prendre la photo d'un éléphant se trouvant près de la rive à Kamande. Voulant s'approcher de l'animal, il dépasse un buisson et débouche brusquement entre deux buffles couchés à une dizaine de mètres l'un de l'autre. L'un d'eux se lève sans précipitation, tandis que l'autre ne bouge pas. Le visiteur est revenu le cœur battant et sans avoir « cliché » la bête. Les membres de ces petits troupeaux de mâles, que ce soit d'éléphants, de buffles ou d'antilopes, savent bien pour quelle cause — une cause de compétition sexuelle — ils ont été chassés par leurs compagnons, qu'ils rejoignent d'ailleurs à certains moments, mais seulement en dehors des époques de rut.

Le cas du vieux buffle solitaire et vicieux est une tout autre histoire et son expulsion par ses congénères n'est pas nécessairement due à ce qu'un plus jeune mâle l'ait évincé comme chef du troupeau après un dur combat, elle peut l'être aussi au fait que le vieil animal est malade ou infirme. Cette infirmité peut avoir été provoquée par un coup de fusil ou de lance, par une flèche ou par un piège : le buffle le sait et ne l'oublie pas, et il en garde une hostilité pour l'homme. Le chasseur qui s'approche d'une bande cherche,

s'il est réellement chasseur, le mâle du troupeau ou un bel exemplaire du même sexe. Mais il ne réussit pas toujours à le tuer, le buffle devant, à cet effet, être touché par le projectile à un endroit vital. Il ne suffit donc pas de tirer dessus et de l'atteindre. Si le coup, sans être mortel, blesse un organe nécessaire pour empêcher l'animal de devenir invalide, la pauvre bête se traîne pendant quelque temps. Si elle guérit, elle peut rejoindre le troupeau, mais si elle reste infirme, elle est condamnée à une solitude maussade qui aigrit son humeur.

Les cordons sanitaires que le Service vétérinaire a fait établir pour limiter une zone où sévit une épizootie, la peste bovine par exemple, et créer un barrage en vue d'éviter l'extension du fléau, ont aussi causé l'infirmité de nombreux sujets. En effet, les soldats qui formaient le cordon sanitaire tiraient à l'aveuglette, autant pour refouler que pour tuer, et ainsi blessaient beaucoup de gibier. Est-il étonnant alors qu'un animal qui souffre continuellement du fait de l'homme voie désormais en l'homme un ennemi ? Que de bêtes pâtissent ainsi d'une réputation imméritée ! Que l'une d'elles riposte à une agression ou en garde un mauvais souvenir, et la voilà jugée et, avec elle, toute l'espèce : « Cet animal est très méchant, quand on l'attaque il se défend », comme dit la fable.

Une fois infirme, le buffle est expulsé du troupeau ou il le quitte volontairement, incapable qu'il est de le suivre encore ou s'y sentant mal à l'aise. Quand un animal, qui normalement vit en bande, devient solitaire et vicieux, l'anomalie a toujours une cause profonde, et le fait incontestable que ces isolés sont presque toujours des mâles provient, comme nous l'avons dit plus haut, de ce que le mâle est plus exposé que la femelle aux coups du chasseur, ensuite de ce que son instinct le pousse à la lutte, lutte pour la maîtrise ou la défense du troupeau, et dont il ne sort pas souvent indemne.

Il arrive parfois qu'une vache aussi devienne vicieuse, et je connais un cas où une bufflesse s'est montrée réellement méchante. Malheureusement, quand elle a été tuée, on n'a pas cherché la cause de cette humeur. C'était à Kibungu, dans le Ruanda. Un jour, un indigène vient à l'hôpital dire au Dr VAN LAERE, chasseur expérimenté, qu'un buffle solitaire se trouve dans le bas-fond du poste. Le docteur reste sceptique, aucun buffle n'étant jamais apparu à cet endroit. Finalement il consent à suivre le noir, descend avec lui dans le ravin, et lui demande où il a vu la bête. Celle-ci, au bruit de cette voix, débouche d'un fourré et charge. Le docteur tire sans prendre le temps de viser, puis s'aplatit sur le sol. L'animal se rue sur lui, mais, voyant s'enfuir l'indigène, il bondit dans sa direction, le ramasse sur ses cornes et le tue. Le docteur, entre-temps, a pu se ressaisir; il tire de nouveau sur la bête qui se retourne contre lui, mais un dernier coup de fusil l'abat à bout portant. C'était une vache solitaire, mais on ignore le motif pour lequel elle avait abandonné le troupeau ou en avait été expulsée.

Bien que nos gardes, au cours de leurs déplacements dans le Parc, tombent parfois nez à nez avec des buffles dans la brousse, nous n'avons eu

qu'un seul cas où l'un de ceux-ci ait attaqué inopinément. Deux gardes étaient en tournée de surveillance le long de la rivière Rwindi, au Sud du camp. Brusquement ils se trouvent à quelques mètres d'un buffle couché dans une petite mare et que la végétation leur avait caché jusque-là. La bête, dérangée dans son sommeil, charge l'un des hommes, le renverse et le blesse légèrement au côté. L'autre garde, de ses cris et de ses gestes, écarte le buffle qui, à quelque 30-40 m, fait face à nouveau, puis finalement s'éloigne. Après quelques jours d'hôpital, le garde a pu reprendre son service. Surprise de la sorte, même une antilope charge parfois de peur.

Nous avons toutefois enregistré, en mai-juin 1932, lors du passage de la peste bovine dans les troupeaux de buffles, toute une série d'accidents causés par des animaux malades. Plusieurs indigènes ont été tués, d'autres blessés. Il y avait encore à cette époque, le long des rives du lac Édouard à l'Est de la Rutshuru, de petits villages de pêcheurs, notamment à Kabare, Birwa, Katanda et Kigera, régions où les buffles sont très nombreux. Presque tous les accidents se produisirent de la même façon. Des noirs, notamment des femmes et des enfants, à la recherche de bois mort qu'ils ramassaient dans les fourrés, se voyaient brusquement chargés par un buffle isolé couché dans les buissons. Ils déclaraient qu'il s'agissait d'animaux atteints de la peste, abandonnés ou expulsés des troupeaux, et qui se mettaient à l'abri dans les massifs. Dérangés, ou troublés par leur état morbide, ceux-ci fondaient sans avoir été provoqués, renversaient leur adversaire, puis se retiraient dans un autre buisson. Les indigènes étaient eux-mêmes déconcertés par ces accidents, car ils étaient habitués à vivre en bonne entente avec les buffles qu'ils ne chassaient jamais, ne vivant que de la pêche.

J'ai été moi-même, à la même époque, chargé par un buffle malade de la peste. Le garde qui m'accompagnait m'avait fait remarquer que cette bête était mal en point. L'idée me vint d'en prendre une photo. Je m'arrêtai à une douzaine de mètres pour braquer mon appareil. L'animal ne m'avait pas encore vu alors et je réussis à prendre un premier cliché pendant qu'il me tournait encore le dos. Pour pouvoir le prendre de face, je crie alors « hallo »; il se retourne à cet appel et j'ai à peine le temps de faire marcher mon déclic qu'il fonce, le nez en avant et les cornes en arrière à chaque côté du cou. Je jette mon appareil, je saisis ma carabine des mains du garde, je tire à six mètres de distance et abats l'animal. La balle, entrée par le nez, avait traversé la cervelle et était sortie dans le cou derrière les cornes. Le buffle était contaminé : c'est ce qui l'avait rendu irascible et poussé à cette charge foudroyante, à l'état normal il m'aurait regardé de face pendant quelques instants puis aurait fait demi-tour.

Comme on le voit, ces accidents ont eu lieu à des époques où des épizooties décimaient les troupeaux. Mais, depuis 1932, à part le fait relaté plus haut d'un garde renversé par un animal surpris, nous n'avons pas eu d'accidents causés par l'agression de buffles. Et ce qui prouve que cette

bête, de nature, n'est pas méchante, c'est la curiosité qu'elle manifeste actuellement lorsqu'une auto s'arrête à proximité d'un troupeau. Immédiatement, quelques individus se détachent du groupe, d'autres suivent, avancent de quelques pas vers la voiture, jusqu'au moment où toute la bande est à une vingtaine de mètres ou moins. Ils regardent jusqu'à ce que généralement une jeune bête ou une vache avec son veau cause le départ du troupeau, et le spectateur se rend très bien compte qu'à aucun moment il n'a été exposé au danger d'une charge collective. Le tout jeune buffle, le veau d'une semaine ou deux, s'il a été abandonné par sa mère ou que celle-ci ait été tuée accidentellement, n'éprouve aucune crainte devant l'homme. Je me rendais un matin à Kamande, quand je vois sur la piste-autos, entre la grand'route et l'ancien village de Tshambi, une bête noire venant vers nous. J'arrête la voiture, je mets pied à terre, et l'animal, un jeune buffle de deux ou trois semaines au plus, continue à marcher dans ma direction. Il s'arrête à deux pas de moi, j'avance la main, mais au moment où il allait la toucher il se sauve, puis revient de nouveau, la flaire alors et se met à têter un doigt. Et, tandis que je le caresse de l'autre main et que je chasse les mouches qui encombrant sa tête — la bonne bête, sevrée sans doute de soins, était toute heureuse d'être près de quelqu'un — il s'en va tout doucement. Revenus sur les lieux deux ou trois heures plus tard, nous avons en vain tâché de le retrouver. Ce jeune animal était bien portant et devait avoir été abandonné le matin même.

Une autre fois, au début de 1945, les gardes de la Rwindi en tournée de surveillance ont rencontré au Sud du camp un jeune buffle âgé de quelques jours seulement, dont le cordon ombilical n'était pas encore tombé. Ils l'ont apporté au camp où nous l'avons élevé avec du lait « Klim ». Aucune trace de la mère, mais nous avons supposé que celle-ci avait succombé à l'épizootie qui sévissait à ce moment à la Rutshuru. Le Directeur général de l'I.N.E.A.C., étant précisément de passage chez nous, a demandé ce jeune veau femelle pour la station d'élevage de Nioka. Il a fallu d'abord faire vacciner la bête contre la peste bovine et, après le délai prévu, nous l'avons expédiée au Laboratoire vétérinaire de Gabu (Nioka). Quelques mois plus tard nous avons eu de ses nouvelles. Le vétérinaire était parvenu à faire adopter le jeune buffle par une vache qui était mère d'un veau de même âge, laquelle mit deux de ses mamelles à la disposition de chacun de ses deux nourrissons. En juillet 1945, le buffle était presque deux fois aussi développé que son frère de lait. Il prend les allures de sa race, mais sans montrer aucun signe de méchanceté; il suit son gardien et répond à l'appel de son nom, car on l'a baptisé « Kivu ». Nous avons encore eu des renseignements à son sujet au mois de mars 1946; il avait alors plus d'un an et était devenu une superbe bête. Il était seulement capricieux, notamment envers des personnes qu'il ne connaissait pas.

Les deux cas que je viens de citer montrent que les jeunes buffles s'approprient rapidement. Mais quand on est habitué à entendre les histoires.

qu'on colporte sur la méchanceté, le caractère cruel de ces animaux, on est étonné de constater dans le Parc National leur familiarité et la confiance qu'ils nous montrent partout. Il est vrai que très peu d'animaux sauvages ont peur de l'auto, mais, en ce qui concerne les buffles, même un piéton peut s'approcher d'eux sans les effrayer. J'étais, sur la fin d'une après-midi, parvenu à m'approcher à pied d'un troupeau d'une soixantaine de têtes couché dans la plaine, près du marais à papyrus, à l'embouchure de la Lula, dans la baie de Kamande. Quand je fus à une trentaine de mètres, il n'y avait plus de rideau de végétation pour me dissimuler. J'avançai alors en terrain découvert, bien en vue de quelques buffles qui se levèrent et vinrent vers nous, les autres restant couchés, indifférents à notre présence. Je pus prendre quelques photos de très près, mais le soir approchait et la lumière n'était pas suffisante.

J'ai rencontré une autre fois ces mêmes buffles sur la route près de Kamande; ils étaient à notre droite tandis qu'à notre gauche il y avait deux éléphants. Ceux-ci ont pris le large à l'approche de la voiture; les buffles au contraire sont restés à 6 ou 7 m de nous, nous regardant pendant quelques instants avant de s'éloigner à 12 ou 15 m de distance. Tous les troupeaux ne sont évidemment pas aussi familiers, et il suffit qu'il y ait quelques naissances pour que les mères mettent toute la bande en fuite.

Les tout petits troupeaux sont parfois composés d'une façon bizarre. Ainsi l'un d'eux, près de la piste vers Vitshumbi, était en 1940 constitué de neuf mâles adultes et de trois génisses. Dans un autre, au Sud du Camp de la Rwindi, il y avait douze mâles et quatre génisses. Celui de Vitshumbi comptait au début, en 1934, quatre mâles auxquels s'est jointe une génisse qui n'avait qu'une corne. Cette génisse eut plus tard un veau et disparut ensuite, étant probablement entrée dans un autre groupe. Le plus grand des quatre taureaux de ce troupeau est celui qui figurait jadis sur la couverture de notre brochure de propagande : c'était un animal extrêmement familier qui, sans montrer le moindre signe d'inquiétude ou de mauvaise humeur, nous laissait toujours approcher à très courte distance, chose d'autant plus étonnante que cette brave bête, depuis longtemps, boitait et était malade. Il est mort vers la fin de 1938.

Le lion s'attaque parfois aux buffles, mais il le fait rarement dans les plaines du lac Édouard et l'on peut être presque certain que le fauve a alors affaire à une bête malade ou blessée. Il en est autrement dans les régions des volcans où, à part le buffle, le gibier n'est pas abondant. J'ai souvent trouvé sur le Karisimbi, où ces animaux sont extrêmement nombreux, des ossements de jeunes buffles tués par des lions. Quand le troupeau pâture, les bêtes se dispersent et il est relativement facile, pour un couple de lions, de s'approcher d'une génisse ou d'un veau dans les nombreux bouquets de bruyères et de seneçons envahis par les ronces. L'attaque survient comme la foudre et la jeune victime n'a aucune chance de se sauver. Il se peut que le gros du troupeau vienne au secours de l'individu menacé et éloigne

momentanément les fauves, mais les buffles doivent tôt ou tard abandonner le cadavre de leur congénère et le moment est alors venu, pour les lions, de reprendre leur proie.

En 1931, à la demande du Musée Royal du Congo Belge, à Tervueren, nous devions fournir une dépouille de buffle de montagne ou de région sub-alpine, et M. J.-M. DERSCHEID, notre directeur à cette époque, m'avait prié d'en abattre un pendant mon séjour à Rukumi. Un jour, sur la fin de l'après-midi, j'aperçus un petit troupeau de quatre mâles et jetai mon dévolu sur l'un d'eux qui convenait pour le Musée. Le coup parti, l'animal tomba mortellement atteint, mais immédiatement les trois autres se portèrent à son secours, le poussant vers le bas sur plus de 30 m de distance. Étant arrivés alors dans une petite dépression, ils essayèrent vainement de l'en dégager. Le blessé mourut et ses compagnons restèrent sur place près de la dépouille de leur camarade. Pour ne pas provoquer une charge qui m'aurait obligé de tirer encore, je laissai là le mort entouré des trois autres, car j'avais près d'une demi-heure de marche à faire pour rentrer au camp et la nuit arrivait. Quand nous revînmes le lendemain matin pour enlever la peau et le crâne, une couple de lions avait passé par là; les fauves avaient mangé tout le bas-ventre et le museau et creusé dans le flanc un trou de 30 à 40 cm de diamètre par lequel ils avaient enlevé les poumons et les entrailles. Je n'oublierai jamais le spectacle des trois buffles qui, bravement, étaient venus à l'aide de leur frère blessé à mort.

Près de notre gîte de Rukumi, qui se trouve au pied Nord du Karisimbi à l'altitude d'environ 3.600 m et sur un plateau, nous avons trouvé en 1938, dans un couloir souterrain creusé par une ancienne coulée de lave et fort en pente, à environ 3 m de profondeur, le cadavre d'un buffle qui, broutant aux alentours, était tombé dans le trou et, impuissant à se tourner dans le couloir, était mort de faim. Les buffles parqués dans les forêts des volcans ne sont pas familiers comme ceux de la plaine du lac Édouard. Ils sont en effet beaucoup moins en contact avec l'homme, ne sortant guère de leur repaire pendant la journée pour venir brouter sur les flancs du volcan où ne passent que de rares visiteurs. En général d'ailleurs tous les animaux vivant dans la forêt ont le réflexe plus rapide que ceux de la brousse, et j'ai l'impression que le buffle de montagne est infiniment plus alerte et plus méfiant, plus violent aussi et plus méchant que son frère de race de la plaine ouverte. A cela s'ajoutent quelques différences physiques du reste légères : le buffle de montagne a les cornes plus petites et le pelage plus fourni; par ailleurs, il est complètement dépourvu de tiques tandis que son congénère de la plaine en est toujours rempli. N'y aurait-il pas là une raison pour laquelle le buffle de montagne n'a pas été atteint de la peste bovine ?

Dans la forêt des volcans, le petit buffle roux n'existe pas, mais à l'Ouest du secteur du Nyamuragira, dans le territoire de Masisi, le *Bos nanus* a été signalé, et il n'est pas impossible qu'à l'occasion quelques individus de

cette espèce viennent dans la plaine de lave au Sud-Ouest du Nyamuragira, dans la région du lac Magera. A plusieurs reprises, on a repéré des buffles roux dans la forêt de bambous sur la chaîne de Musule, entre les volcans Sabinyo et Visoke, mais il s'agissait de buffles du Cap à flanc roux et non de petits buffles roux de forêt [*Syncerus nanus* (BODDAERT)]. Dans les plaines du lac Édouard, on trouve des spécimens à flanc roux dans plusieurs troupeaux et tout particulièrement dans celui qui se tient dans les environs de la baie de Kanyazi.